

Dossier

Le conte : un art de la parole

Portrait d'auteur

Rachel Corenblit
par Fabienne Ferrère

Création littéraire

Les 25 ans du Prix du Jeune Ecrivain

Bloc-notes

Le Mois du Film Documentaire 2009

Edition

Monsieur Toussaint Louverture :
des défis à relever et à partager

lire lignes

la vie du livre en Midi-Pyrénées

4 Portrait d’auteur

Rachel Corenblit

6 Création littéraire

Les 25 ans du Prix
du Jeune Ecrivain

8 Parutions

10 Dossier

Le conte :
un art de la parole

21 Bloc-notes

Le Mois du Film
Documentaire 2009
Rendez-vous littéraires

24 Edition

Monsieur Toussaint
Louverture : des défis
à relever et à partager

26 Librairie

Librairie en
territoire rural

28 Médiathèques

Université Paul Sabatier :
une nouvelle bibliothèque
des sciences

30 Autour du livre

Marc Fauroux
Paradis-Eprouvette :
l’inventivité au service
des mots

31 Langue occitane

De l’oral à l’écrit, *al canton*

32 Portrait

Buny Gallorini

Edito

L’an dernier à la même période paraissait le premier numéro de *Tire-Lignes*. La nouvelle revue du CRL recevait un très bon accueil des professionnels et du public. Le quatrième numéro, qui paraît aujourd’hui, gardera son élégance, sa pertinence et son originalité, dans un format plus approprié aux lecteurs.

Novembre est pour le CRL Midi-Pyrénées le mois d’un rendez-vous important : le samedi 14 et dimanche 15 aura lieu la deuxième édition de Vivons Livres !, le Salon du livre Midi-Pyrénées, qui se tiendra une nouvelle fois au Centre de Congrès Pierre Baudis. Organisé par la Région Midi-Pyrénées et le CRL, Vivons Livres ! reçoit aussi le soutien de la Mairie de Toulouse. Espace d’exposition pour les éditeurs de notre région, qui viendront cette année plus nombreux, le Salon est aussi une manifestation littéraire à part entière dont la programmation se construit avec de nombreux partenaires, s’adresse à tous les publics et met à l’honneur un grand nombre d’écrivains d’ici et d’ailleurs.

Cette année nous sommes particulièrement heureux d’avoir France Culture à nos côtés, avec deux émissions de “L’Esprit Public”, dont l’une sera consacrée à Jean Jaurès pour commémorer le 150^{ème} anniversaire de sa naissance. Mais il faut également citer l’Instituto Cervantes et le Goethe Institut ou encore le programme des Belles Etrangères du Centre National du Livre, qui contribuent à la dimension internationale de notre manifestation.

L’Association des Libraires Indépendants en Midi-Pyrénées et sa nouvelle présidente, Michèle Capdequi, nous accompagnent en prenant en charge l’ensemble de l’espace librairie.

Il ne nous reste plus qu’un seul vœu à formuler : accueillir un public nombreux, qui assurera le succès et le rayonnement de Vivons Livres !.

En ces temps de crise, où l’absurde et le scandaleux font bon ménage et ont tendance à nous fragiliser et à rendre tout repère incertain, se retrouver autour des valeurs humanistes du livre et de la lecture, y convier le plus grand nombre de nos concitoyens et susciter le débat et l’esprit critique sont des missions plus que jamais nécessaires. L’action du CRL, particulièrement dans le domaine de la vie littéraire, son soutien aux métiers du livre, participent à cette exigence.

Danielle Buys

Présidente du CRL Midi-Pyrénées
Conseillère Régionale

Directeur de la publication
Danielle Buys

Rédacteur en chef
Hervé Ferrage

Responsable de rédaction
Laurianne Vayra

Maquette
Clotilde Francillon, Benjamin Mège
DSAA Concepteur-Créateur en Communication
Visuelle - FORM, lycée des Arènes, Toulouse

Mise en page de ce numéro
Terres du Sud
35, rue Gaston Doumergue
31170 Tournefeuille
Tél. : 05 62 1 56 30

Impression
Techni Print (SA)
ZI Albasud avenue de Suède
82000 Montauban
Tél. : 05 63 20 17 18

N° ISSN
1967-046X

Dépôt légal
Novembre 2009

CRL Midi-Pyrénées
7, rue Alaric II
31000 Toulouse
Tél. : 05 34 44 50 20
Fax : 05 34 44 50 29
E-Mail : crlpyren@crl-midipyrenees.fr
Internet : www.crl.midipyrenees.fr

Revue imprimée sur du papier offset sans chlore,
chez un imprimeur labellisé Imprim’Vert.

Rachel Corenblit

par Fabienne Ferrère



© Pierre Ricci

Elle écrit depuis toujours.

Elle écrit tel un Petit Poucet qui sème ses cailloux blancs au travers de sombres forêts pour nous conduire vers la lumière. A l'image des contes, les histoires de Rachel Corenblit interrogent sans répit notre part obscure – peurs, doutes, faiblesses, lâchetés, violence – et, à l'image des contes, ses récits mettent en scène des enfants. Sa gouaille jubilatoire, son style de vif-argent, cet humour crâne prêt à en découdre avec la terre entière, eux, n'appartiennent qu'à elle. Littérature "jeunesse" ? Soit. A réserver aux seuls petiots ou adolescents ? En aucun cas !

Ses jeunes héros, notre auteure ne les ménage guère. Point de décors aux tons pastel pour eux, point de chemin aisé, point d'existence gentille, comme tracée au cordeau, main sur le coeur et la raie au milieu. Des coups plutôt, des cris, des plaintes, du sang, la mort parfois. Une réalité rude à souhait, pleine d'épines et d'échardes, mal aimable, mal commode, mal embouchée. Une réalité à laquelle pourtant, vaillamment, ses héros en herbe arrachent un coin de ciel bleu. Les nuits les plus noires n'enfantent-elles pas des aubes plus pures ?

Là est la force de Rachel Corenblit. Elle réveille en nous ce qu'il y a de meilleur parce qu'elle n'en occulte pas le pire, et sait combien de larmes coûte un rire vrai. Mais elle ne démontre pas, elle ne démontre rien. En chacun de ses romans, en chacune de ses nouvelles, elle montre la vie, l'humble vie de tous les jours, ses joies, ses peines, ses tracasseries, sa grandeur comme ses bassesses, ses furieux crocs-en-jambe, ses clins d'oeil de lutin, sa beauté âpre en un mot, et à suivre ses personnages ligne après ligne, ces petits bouts d'hommes ou de femmes, ces minuscules brins d'humanité qui redressent la tête lorsque souffle la tourmente, nous devenons nous aussi plus vivants. Rencontre avec une magicienne, un poil sorcière sans doute, conteuse en diable assurément, le temps de nous pencher en sa compagnie au-dessus du chaudron où elle mitonne, sourire aux lèvres, ses écrits. Quels ingrédients s'y mêlangent donc, quelles épices, pour arriver à créer des histoires si justes, si denses, si claires, si lumineusement humaines ?

Quelques mots pour te présenter, Rachel ?

Je suis arrivée en France à l'âge de sept ans, ne parlant qu'hébreu. A la maison, ça causait aussi anglais, ma grand-mère était russe et, pour compliquer le tout, mes parents inventaient des mots. Des années plus tard, me voici enseignante, une profession nourricière, centrée sur la transmission. Que rajouter ? De mon père, j'ai appris le silence.

De ma mère et grand-mère, les éclats sonnants et sonores. Ecrire, pour moi, c'est d'abord cela : trouver un équilibre entre le silence et les bruits.

Enfant, quel rapport avais-tu avec les livres et l'écriture ?

"Ta richesse, ce sera tes livres", me répétait ma grand-mère, une Russe émigrée attachée à la Culture française avec un "C" majuscule. Bel héritage, non ? Je passais mes vacances chez elle. Sa bibliothèque était comme

un sanctuaire où classiques et "merdouilles" se côtoyaient. Je choisisais un bouquin et lisais jusqu'au soir dans le murmure des pages qui se tourment, un chuchotement presque charnel. Quant à l'écriture, j'en ai découvert la magie auprès de ma mère. Elle n'écrivait pas le français, le parlait à peine, mais lorsqu'en revenant de l'école, je lui récitais des poèmes, ses yeux se mettaient à briller. Voilà, je crois, où s'enracine mon besoin d'écrire : quelques mots et s'allume un regard...

Comment petite-Rachel deviendra-grande a-t-elle trouvé sa voix lorsque chez elle, on parlait pas moins de trois langues différentes ?

Grâce au tumulte de toutes ces voix, justement. Un apprentissage difficile. Lili la bagarre, c'est un peu moi petite fille : les poings en avant car trop de mots se bousculaient en ma bouche. Les autres enfants se moquaient, ils ne me comprenaient pas. L'imagination apparaît alors comme la clé de la survie et la langue devient un sésame pour entrer coûte que coûte dans le réel. Une anecdote à ce sujet : en CM2, toute ma classe sauf moi est allée au cirque de Monaco, l'occasion pour la maîtresse de lancer ensuite un concours de rédactions où il fallait raconter sa journée. J'ai remporté le prix !

Dans l'acte d'écrire, affirme Proust, la langue maternelle devient comme une langue étrangère. Quels échos ces mots ont-ils en toi ?

Une langue maternelle est cette musique intérieure qui sonne au plus profond de nous. Or, pour écrire, tu dois devenir étranger à toi-même, étranger à ta propre langue, la convertir en un objet afin de laisser place à l'autre. Il est impossible d'écrire en restant trop collé à soi. Plus tu

t'éloignes de toi au contraire, plus, paradoxalement, tu nourris ton écriture de ce moi devenu étranger.

Te reconnais-tu dans l'étiquette "littérature jeunesse" ?

Oui, trois fois oui ! Il existe de nos jours une littérature pour la jeunesse pleine d'audace représentée par des textes forts, d'une grande qualité littéraire. Je pense par exemple aux romans noirs de Guillaume Guéraud ou encore à *La Voleuse de livres* de Markus Zusak où le lecteur suit dans l'Allemagne nazie les pas rebelles d'une petite fille. Si littérature jeunesse rime avec hardiesse, alors, oui, je suis fière d'appartenir à ce genre-là.

Pourquoi des héros en culottes courtes ou jupettes ? Pourquoi pas des adultes ?

Je ne choisis pas, cela s'impose ainsi, peut-être parce que le nœud de toute existence réside en l'enfance, en l'adolescence, ce moment où les yeux soudain se dessillent. Un passage abrupt, intéressant à questionner : nos parents nous portent, puis un jour nous nous portons nous-mêmes, mais c'est au prix de leur chute, à la fois perte de leur toute-puissance et découverte de leur faillibilité. Ou nous acceptons la chute et devenons forts de cette faiblesse reconnue comme telle, ou nous la refusons et passons notre temps à nous battre.

Quand, et pourquoi, avoir entrepris un jour ce qui allait devenir ton premier roman, *Shalom Salam maintenant* ?

Durant l'été 2006, pendant la guerre du Liban, mon fils aîné, Tom, voyait à la télé des images de bébés sortis d'immeubles en cendres. Il ne comprenait pas : comment une telle horreur était-elle possible ? Comment pouvait-il être Juif ? J'ai écrit le roman en vingt jours, du matin au soir, dans une sorte d'évidence, comme une nécessité. Je devais transmettre à Tom son histoire, celle de mes parents, et la douleur aussi qu'il y a à l'accepter. Ensuite, tout s'est enchaîné très vite. Une semaine après l'envoi du manuscrit, j'ai reçu un appel enthousiaste de Sylvie Gracia, éditrice au Rouergue, une femme extraordinaire. Jamais elle n'impose sa vision et me guide par des conseils toujours justes.

D'où te viennent tes idées ? Comment sais-tu, par exemple, qu'un nouvel ouvrage est en germe ?

Une patate apparaît soudain dans ton champ, une grosse et belle patate, tu l'observes un temps, lui tournes autour, la mets ensuite dans ta cocotte-minute, rajoutes poireaux, carottes, sel, poivre, puis clac ! tu fermes et laisses mijoter jusqu'à ce que ta cuisine intérieure embaume, alors seulement tu ouvres. Une opération délicate : trop tôt, trop cuit ; trop tard, trop filandreux.

Une seule cocotte-minute sur le feu ou plusieurs à la fois ?

Une seule... et des patates qui poussent dans mon champ.

Roman, recueil de nouvelles, théâtre, tu sautes d'un genre à l'autre avec un égal bonheur. Par quelle magie ?

Je ne me pose jamais la question du genre avant de commencer. L'histoire s'impose tout comme sa forme. Il ne s'agit pas d'un acte volontaire. La volonté intervient dans le travail lui-même, dans la maîtrise de l'écrit.

Des thèmes chers ?

L'acceptation de la différence, la maladie, la montagne, la judaïcité ou comment s'identifier en tant que Juif en-dehors de la religion, la résilience, ce "merveilleux malheur" dont parle Cyrulnik, c'est-à-dire la capacité à transformer un coup mortel en force vitale.

Des rituels ? Des manies ? Des grigris ?

Du thé et de la musique ! J'écris lorsque je tiens ma première phrase – il faut qu'elle sonne – et toujours sur l'ordinateur où une seule touche me permet d'effacer. S'ôter de soi, mais aussi ôter des phrases, une double soustraction nécessaire pour écrire.

As-tu des premiers lecteurs sur lesquels tu "testes" le dernier manuscrit tout chaud sorti du four ?

Sur le fond, mon mari me casse, fracasse et m'accule. Quand je ne peux me défendre, je sais qu'il me faut reprendre ma copie. Stéphane, un ami, m'aide sur la forme, orthographe notamment. La faute au russe et à

l'hébreu, j'oublie toujours les accents. Comment y penser lorsque ma musique intérieure sonne si naturellement ?

Quand donc interviennent les illustrateurs et de quelle façon ?

Une fois le texte écrit, l'éditeur choisit un illustrateur et je reçois les planches au fur et à mesure. Chapeau bas d'ailleurs à Julia Wauters retenue pour *Lili la bagarre* : un travail d'une rare finesse, toujours dans l'interprétation, jamais redondant ni explicatif.

Existe-t-il un lien entre tes lectures et ton écriture ?

Pas de façon consciente, non, même si je dévore les livres. Ce lien, je le vois plutôt avec le cinéma en lequel domine la structure temporelle ou encore le traitement implicite des personnages. Du rythme, une construction en étages, la vie montrée de l'intérieur, une narration où les choses ne sont pas données tout de suite, voilà ce vers quoi je tends dans l'écriture.

Des livres de chevet ? Des auteurs "phares" ?

Un barrage contre le Pacifique de Duras. Ce roman m'a profondément marquée. D'un bout à l'autre, il se tient dans l'implicite, dans le seul descriptif, et laisse une marge entière à autrui tout en étant dans le don absolu de soi. Une leçon d'écriture, un phare pour mon travail : ne pas expliquer, ne rien expliquer, mais dire.

Qu'est-ce qu'un bon livre ?

Un livre qui sonne et résonne en toi, mais aussi qui raisonne, c'est-à-dire qui te parle et en lequel tu trouves ta place en tant qu'individu. Bref, le contraire de ces livres étriés qui te laissent à la porte.

Une dernière question, la plus dure : pourquoi écrire ?

Parce que.

D'accord, Rachel, d'accord. Ne pas expliquer, mais dire...

Propos recueillis par Fabienne Ferrère, auteure des *Enquêtes de Gilles Bayonne* aux éditions Denoël.

Bibliographie

- *Shalom salam maintenant*, Ed. du Rouergue (Coll. DoAdo Monde). 2007.
- *Le Prince Hip de Réalité*, Ed. La Fontaine. 2007.
- *L'Amour vache*, Ed. du Rouergue (Coll. DoAdo). 2008.
- *Dix-huit baisers plus un*, Ed. du Rouergue (Coll. DoAdo). 2008.
- *Lili la bagarre*, Ed. du Rouergue (Coll. Zigzag). 2008.

Actualité de Rachel Corenblit :

- Sont parus en octobre 2009 les titres suivants :
- *Le Métier de papa*, Ed. du Rouergue (Coll. Zigzag).
 - *Un petit bout d'enfer*, Ed. du Rouergue (Coll. DoAdo Noir).
 - *L'Ainé de mes soucis*, Ed. La Fontaine.

Rachel Corenblit devrait pouvoir se consacrer dans les mois prochains à deux projets bien avancés : *Ceux qui n'aiment pas lire et Abdel et moi*, "et cela en partie grâce à la bourse d'écriture accordée par le CRL", nous souffle-t-elle !

Les 25 ans du Prix du Jeune Ecrivain

Regards portés sur ce prix par...

... son fondateur...



Jeunes écrivains d'un quart de siècle

Le Prix du Jeune Ecrivain fête cette année ses 25 ans.

Créé à l'automne 1984, il est né de l'intuition que toujours aussi nombreux sont et demeurent les jeunes épris d'écriture, qu'un prix littéraire original et exigeant peut naître en province et, servi par des équipes passionnées, réunir les soutiens institutionnels et privés nécessaires, au premier rang desquels la Fondation BNP Paribas, rayonner à travers toute la France et la Francophonie.

Un triple pari réussi puisque, en 25 ans, près de 17 000 manuscrits nous sont parvenus, près de 150 lauréats ont été édités, plus de 120 écrivains ont été invités au sein de nos jurys, 32 écrivains ont été révélés, dont la liste s'allonge

chaque jour, de Marie Darrieussecq à Jean-Baptiste Del Amo.

Le mois de mars 2009 fut celui de la consécration :

Le 4 mars, Jean-Baptiste del Amo, lauréat 2006 du PJE, obtient à l'unanimité le Goncourt du Premier Roman pour *Une éducation libertine* (Gallimard). Cinq jours plus tard, le 9 mars, Dominique Mainard, lauréate 1991 du PJE, obtient le 55e Prix des Libraires pour son roman *Pour vous* (Joëlle Losfeld). Le 11 mars, Antoine Bello, lauréat 1993 du PJE, reçoit au Salon du Livre de Paris le Prix France Culture-Télérama pour son roman *Les Eclaireurs* (Gallimard).

Le Prix du Jeune Ecrivain, fort de ses 600 membres et de l'apport inestimable de près de 200 comités de lectures, est devenu en 2009 le Prix du Jeune Ecrivain de Langue Française. Sensible aux arguments développés par les initiateurs du manifeste *Une littérature mondiale en français*, nos jurys et nos équipes ont décidé de mettre fin à la distinction qui existait jusqu'ici. Le Prix du Jeune Ecrivain de Langue Française réunit désormais, et c'est là une première pour un prix littéraire, les jeunes écrivains originaires de tous les pays qui ont en partage notre langue.

Chaque année, des textes de plus de 60 pays différents nous parviennent et le même palmarès réunit désormais des jeunes gens de tous les pays du monde, "unis par l'amour de la Langue Française", expression que Jean-Marie Le Clézio préfère au mot de "francophonie". "Toute œuvre digne de ce nom se construit dans la durée", nous a écrit Antoine Bello. Puisse cette aventure se poursuivre au-delà de ce quart de siècle.

Marc Sebbah
Fondateur du Prix du Jeune Ecrivain

... un membre du jury...



Reconnaître, encourager

Il fut un temps où il n'existait ni prix littéraires sur manuscrits ni ateliers d'écriture. S'ils sont apparus, c'est que l'état des lieux et des choses littéraires les rendaient nécessaires. Le ressort de cette nécessité n'est autre que la démocratisation des vocations littéraires. La littérature naît où elle veut, mais aussi et peut-être plus, où elle peut. Le recrutement des auteurs s'est d'abord effectué au sein de la noblesse : jadis moins de Villon que de Charles d'Orléans ; puis au sein de la bourgeoisie : naguère moins de Dietrich que de Proust. Beaucoup d'écrivains, aujourd'hui encore, sont nés dans la moyenne ou la haute bourgeoisie. Cependant on observe une poussée des candidatures au littérariat émanant de classes sociales moins favorisées. Cette émergence n'est pas seulement évidente dans le champ longtemps clos de l'hexagone. Elle se manifeste au sein de la langue française. Celle-ci n'est plus la propriété des seuls Français, mais de tous ceux qui parlent, et donc écrivent le français : c'est ce qu'on nomme la "francophonie". Productrice de littérature, elle trouve dans ces nouvelles pratiques les lieux où s'aguerrir et s'affirmer.

Le Prix du Jeune Ecrivain et le Prix du Jeune Ecrivain Francophone, à présent fusionnés, ainsi que les Ateliers d'Écriture de Lombez, jouent ici un rôle essentiel. Depuis 1984, la fine fleur des auteurs d'aujourd'hui tend la main à la fine fleur des auteurs de demain. Reconnaître et encourager les nouveaux talents, leur transmettre un savoir-faire d'artisan et d'artiste, voilà à quoi s'astreignent jurés et "ateliéristes". Le pari de Marc Sebbah et de son équipe, et des romanciers, nouvellistes et poètes qu'il a su entraîner dans cette aventure, a payé au-delà de toute espérance. Du palmarès du PJE et des ateliers, on retiendra les noms les plus éclatants : Darrieussecq avant Darrieussecq, Maynard avant Maynard, Bello avant Bello, Seyvos avant Seyvos, Del Amo avant Del Amo... Ces auteurs en devenir ont ensuite été adoubés par l'édition et le public.

Georges-Olivier Châteaureynaud
Membre du jury du Prix du Jeune Ecrivain

... un auteur primé.



Le Prix du Jeune Ecrivain : une main tendue

S'investir dans l'écriture d'un roman, c'est franchir le pas de vivre sans concession avec des personnages, un univers. Ce choix qui, pour moi, a permis la publication d'*Une éducation libertine*, je ne l'aurais pas fait sans le Prix du Jeune Ecrivain. Cette expérience unique, cette reconnaissance, restera la pierre fondatrice du jeune auteur que je suis aujourd'hui. Certains verront leur passage au PJE comme une étape, d'autres comme le commencement d'une relation nouvelle à l'écriture. Les rencontres d'auteurs, de passionnés, resteront pour tous des instants privilégiés où l'autre nous fait profondément écho. Le PJE est un encouragement, figurer parmi les lauréats, c'est voir s'entrouvrir la porte des possibles. Une main amicale nous pousse de l'avant, nous dit qu'il est peut-être temps.

Jean-Baptiste Del Amo
Lauréat du Prix du Jeune Ecrivain 2006

Les Déferlantes et La Tête en friche au cinéma

Bonne nouvelle pour les éditions du Rouergue : deux de leurs titres parus en 2008 seront prochainement adaptés pour le grand écran. Après avoir achevé en septembre le tournage de *Gamines* adapté du livre de Sylvie Testud (Fayard), Eléonore Faucher, remarquée pour *Brodeuses* en 2004, portera son regard féminin sur *Les Déferlantes* de Claudie Gally, Grand Prix du Roman des lectrices de Elle et l'un des best-sellers les plus remarquables de ces dernières années. Par ailleurs, le réalisateur Jean Becker (*Elisa* - 1995, *Les Enfants du marais* - 1999, *Dialogue avec mon jardinier* - 2007, *Deux jours à tuer* - 2008,) tourne actuellement une adaptation de *La Tête en friche* de Marie-Sabine Roger, avec une sortie en salle prévue en 2010 : Gisèle Casadesus, dans le rôle de Marguerite, y fait découvrir à Germain, incarné par Gérard Depardieu, l'univers des livres et des mots.

Les lauréats des bourses d'écriture 2009 du CRL sont :

- Max de Carvalho
- Cécilia Colombo
- Rachel Corenblit
- Roxane Duru
- Abraham Elishama
- Aude Poirot
- Francis Pornon
- Alexandre Tylski

Pour en savoir plus sur ces auteurs : <http://www.crl.midipyrenees.fr/> (rubrique "Actions du CRL"/"Aides aux auteurs").

La Région Midi-Pyrénées encourage les jeunes talents !

Vous avez entre 15 et 25 ans ? Ecrivez une fiction, un scénario de court-métrage, une bande dessinée ou une chanson... et participez à la quatrième édition du Prix d'écriture Claude Nougaro organisé par la Région Midi-Pyrénées. Vous avez jusqu'au 31 janvier 2010 pour envoyer votre projet.

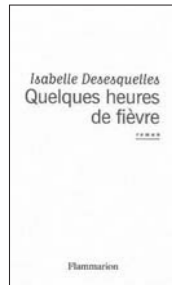
Le succès de cette manifestation se vérifie d'année en année au nombre de textes reçus, mais aussi à leur grande qualité et au flair dont fait preuve le jury, puisque certains des lauréats ont depuis leur récompense parcouru un long chemin. Le groupe Pauvre Martin, par exemple, récompensé en 2009, fera l'ouverture de la prochaine édition du festival Détours de Chants ; ou encore Floriane Olivier qui, après avoir conquis le jury des deux premières éditions du concours dans la catégorie fiction, a également remporté le Prix du Jeune Ecrivain en 2008. Floriane a ainsi profité, deux années de suite, du premier prix : un voyage à destination de Montréal où elle prévoit d'ailleurs de s'installer prochainement.

Informations complémentaires sur : www.midipyrenees.fr

La remise du 25^{ème} Prix du Jeune Ecrivain de la Langue Française aura lieu le vendredi 13 novembre 2009 à 21 h00 au Théâtre municipal de Muret. Pour plus d'informations sur le Prix du Jeune Ecrivain : www.pjef.net

Côté nouveautés

A découvrir, un éventail de parutions récentes d'auteurs vivant en Midi-Pyrénées...



Quelques heures de fièvre

Isabelle Desesquelles
Ed. Flammarion – 6 mai 2009
ISBN : 978-2-08-122811-5 – 15 €

L'aube sur un lac italien. Dino est à la moitié de son existence. Non seulement le temps a passé, il l'a dépassé. Après vingt-cinq ans d'absence, Dino revient sur l'île où il est né. Il revient pour une femme qui aurait pu, qui aurait dû être la sienne. Aujourd'hui, elle l'appelle au secours.

Sur son chemin, il trouvera le regard tendre d'une enfant blessée, des amants foudroyés, le souvenir du premier émerveillement, le premier abandon.

Il sait qu'il ne sortira pas indemne de cette rencontre avec lui-même.

De ces quelques heures de fièvre qui traversent tant de saisons, Dino fera un été pour toute la vie.



Retour en Algérie - Amère saison

Abdelmadjid Kaouah
Ed. La Louve – 18 mai 2009
ISBN : 978-2-916488-23-3 – 12 €

C'est bien d'un voyage dont il s'agit. D'une parenthèse. D'un retour nécessaire, même s'il n'a pas été définitif. En 1997, en août et septembre, puis en 2008, l'auteur est retourné dans le pays qu'il a dû quitter, contraint et forcé. Il raconte ces mois de retrouvailles, plongée douloureuse dans l'histoire récente de l'Algérie : celle d'une période de sang et de larmes, où l'intolérance multipliait les massacres.

Auteur de sept ouvrages parus chez Climats et de deux romans *Givrée* (2006) et *Notre seconde vie* (2007) chez Flammarion, Alain Monnier continue dans ce roman qui prend la forme d'un cri, l'exploration des marges, ces zones floues de l'humaine condition moderne où se côtoient normalité et turpitudes... Une immersion troublante dans le monde ordinaire.



Je vous raconterai

Alain Monnier
Ed. Flammarion – 26 août 2009
ISBN : 978-2-0812-2862-7 – 17 €

Flirter avec la mort pour distraire de riches parieurs. Telle est la situation d'un homme que la détresse condamne à jouer à la roulette russe. Mais le sort le protège et son destin bascule. Pour résister à la folie qui le gagne, il lui faut remonter le cours de sa vie et se risquer à aimer l'inaccessible Loula. Cela ne suffit pas : il lui reste à s'assurer que les miracles existent.

Auteur de sept ouvrages parus chez Climats et de deux romans *Givrée* (2006) et *Notre seconde vie* (2007) chez Flammarion, Alain Monnier continue dans ce roman qui prend la forme d'un cri, l'exploration des marges, ces zones floues de l'humaine condition moderne où se côtoient normalité et turpitudes... Une immersion troublante dans le monde ordinaire.



A Marana

Hélène Duffau
Ed. TME – septembre 2009
ISBN : 978-2-915188-16-5 – 19 €

“Au petit matin, la lande avait disparu derrière un épais brouillard.

Comme souvent en cette saison, le paysage se trouvait ravi à son décor. On n'y voyait pas à dix pieds. Un tel rideau, même un ardent soleil de printemps aurait de la peine à le lever. Aussi, en ce début d'hiver, était-il peu probable que les rayons parviennent à le traverser, réchauffant l'atmosphère, allégeant la chape qui tenait tout à distance des yeux.

C'était un jeudi sans lumière, sans air et sans vue. La journée était froide. Elle promettait de le demeurer.”

En cette fin du XIX^e siècle, les marais des Landes sont petit à petit asséchés pour faire la place à de nouvelles immenses forêts de pins, les terres morcelées, les bergers repoussés. Dans cette étrange période qui bouleversera profondément le paysage et les mœurs, une jeune fille disparaît...



Des hommes

Laurent Mauvignier
Ed. de Minuit – 3 septembre 2009
ISBN : 978-2-7073-2075-9 – 17,50 €

Ils ont été appelés en Algérie au moment des “événements”, en 1960. Deux ans plus tard, Bernard, Rabut, Février et d'autres sont rentrés en France. Ils se sont tus, ils ont vécu leurs vies. Mais parfois il suffit de presque rien, d'une journée d'anniversaire en hiver, d'un cadeau qui tient dans la poche, pour que, quarante ans après, le passé fasse irruption dans la vie de ceux qui ont cru pouvoir le nier.

Talonné par les sicaires du chancelier qui veulent lui faire ravalier sa fierté, menacé par les commissaires du Châtelet qui prennent ombrage de cette ingérence dans leur territoire, Gilles Bayonne – toujours secondé par son fidèle page Pique-Lune – devra aller de mensonges en trahisons avant de pouvoir regarder en face l'horrible vérité.

Car voici que le jour vient fait suite au premier roman de Fabienne Ferrère, *Un chien du diable*, mais peut se lire tout à fait indépendamment. Dans un style imagé, qui retrouve toute la richesse et la verve du vieux français, Fabienne Ferrère prend le lecteur à la gorge pour ne plus le lâcher.



Les Pas de l'ombre

Jean-Yves Laurichesse
Ed. Le temps qu'il fait – 22 octobre 2009
ISBN : 978-2-86853-525-2 – 14 €

L'ombre d'un étudiant des années trente – le survivant de *Place Monge* – erre dans les rues du Quartier latin. Il a été orphelin dans un internat gris de province. Il sera prisonnier dans une froide région d'Allemagne. Dans ses pas, son fils imagine ce que fut sa jeunesse à partir de photographies, de lettres, de poèmes, d'anecdotes. Il le rejoint au bout du chemin, où le présent se confond avec le mythe.

Ce très beau récit au son cuivré et vibrant prolonge le discret premier roman de l'auteur (*Place Monge*), récit élégant accueilli avec beaucoup d'émotion par plusieurs centaines de lecteurs.



Deuxièmes séances

Christian Authier
Ed. Stock – 4 novembre 2009
ISBN : 978-2-234-06267-2 – 17,50 €

“Nous sommes de ceux pour qui le cinéma a été plus qu'un passe-temps et même plus qu'une passion. Ce “nous” désigne des êtres pour lesquels la vie en vingt-quatre images par seconde est au moins aussi précieuse que la “vraie”. Le cinéma nous a offert des modèles, des coups de feu dans la Sierra, des bains improvisés dans la fontaine de Trevi, des courses-poursuites sur le mont Rushmore, des exploits de samourais, des petits déjeuners chez Tiffany... Puis vient un jour où l'on croit avoir tout vu. On se sent un peu orphelin quand Hitchcock, Welles, Hawks, Wilder, Kurosawa, Fellini, Tati, Huston, Kubrick et les autres n'ont plus d'images inédites à nous offrir. On guette le dernier Scorsese ou le dernier Eastwood. Parfois, Allen ou Tarantino suffisent à notre bonheur.

Alors, il a fallu fréquenter les clandestins, les mal-aimés, les films du “second rayon”, ceux traités en trois lignes dans les journaux du mercredi. J'en ai tiré une panoplie cinématographique faite d'oeuvres absentes des palmarès ou des recensions officielles et pourtant produites au coeur de l'industrie hollywoodienne, pour l'essentiel d'entre elles ces vingt dernières années, quelquefois par des cinéastes qui deviendront célèbres comme Michael Mann, Steven Soderbergh ou les frères Coen. Ces films sont nos contemporains, mais à part quelques fanatiques, personne ne les a vus ni aimés. Alors, offrez une deuxième séance à *Duos d'un jour*, *La Peur au ventre*, *Susie et les Baker Boys*, *Terrain d'entente* et les autres. Goûtez-les sans préjugés, vous ne le regretterez pas. Et faites passer.”

Midi-Pyrénées à l'international



Les droits de traduction du premier roman de Marie-Sabine Roger, *La Tête en friche*, publié aux Editions du Rouergue en 2008, ont été achetés par l'éditeur allemand Hoffmann und Campe. Le titre provisoire de cette traduction réalisée par Claudia Kalscheuer est *Labyrinth der Wörter*, “le labyrinthe des mots”, d'après une expression qui apparaît dans le livre. La parution est prévue en février 2010 en Allemagne.



En avril 2009, l'éditeur allemand Haymon Verlag a publié *Castro ist tot !* : la traduction par Inès Schütz de *Castro est mort !*, le roman de Didier Goupil (Editions du Rocher). Ce dernier, accompagné de lectures en Allemagne (Dusseldorf, Tubbingen, Mayence, Dresde, Berlin) et en Autriche (Innsbruck, Salzburg, Vienne).



La traduction espagnole par Gonzalo Pontón de *Tutu* de Princesse Sapho, paru aux Editions Tristram en 1991 et réédité en 2008, sortira ce mois-ci (novembre 2009) chez l'éditeur Blackie Books. Les droits avaient été vendus par Tristram à l'éditeur espagnol lors de la Foire du livre de Londres en avril 2009.

Le conte : un art de la parole



© Gérard Macé

Vous trouverez sur le site du CRL (www.crl.midipyrenees.fr, rubrique "Actions du CRL"/"Journées d'étude 2009") les coordonnées des conteurs de la Région Midi-Pyrénées ainsi qu'un dossier en lien avec la journée d'étude organisée par le CRL le 8 juin 2009.

"Le conte est un être vivant qui a besoin de se réincarner sans cesse. C'est une histoire courte, petite et qui contient de l'éternité. C'est une forme simple, qui à elle seule peut dire la complexité du monde."

Michel Hindenoch

Le 8 juin dernier, le Centre Régional des Lettres organisait au Théâtre Garonne une journée d'étude intitulée : "Le conte : un art de la parole". L'intérêt suscité par cette journée, la qualité des réflexions partagées nous ont tout naturellement conduits à consacrer au conte le dossier thématique de ce quatrième numéro de *Tire-Lignes*.

Aux approches théoriques qui permettent de situer les enjeux de la littérature orale ou de "l'orature" sur la longue durée et dans une perspective anthropologique, nous avons mêlé la parole des praticiens du conte afin de saisir à la source l'originalité de cette parole et sa force vive. C'est ainsi que de Nicole Belmont, Bruno de La Salle et Marc Aubaret à Michel Hindenoch en passant par Yannick Jaulin ou Fred David, nous vous invitons à parcourir ces territoires à la fois très neufs et très anciens, où l'ajustement au temps présent se fait en puisant aux racines de notre commune humanité avec le souci de faire entendre la voix la plus juste possible et la plus riche d'émotion.



Nous remercions Gérard Macé, écrivain et photographe, de nous avoir gracieusement autorisés à reproduire dans ce dossier plusieurs photographies qui ont fait partie d'une exposition à l'École Supérieure des Beaux-Arts de Nîmes à l'automne 2008 et apparaissent dans le catalogue de l'exposition (#25/Hôtel-Rivet - Gérard Macé).



© Gérard Mucé

Le conte. Images et traces

Nicole Belmont

Anthropologue et enseignant-chercheur à l'EHESS
(Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris).

Pour approcher le conte de tradition orale, il faudrait oublier notre usage de l'écriture et de la lecture, et des mécanismes qu'elles entraînent, en essayant d'imaginer qu'un récit – un long récit – ne nous soit connu que par son écoute, qu'on réussisse à le mémoriser seulement en l'entendant une ou plusieurs fois (mais dans ce cas jamais exactement sous la même forme), et qu'on le redise après ce passage par la mémoire, aussi fidèle qu'oublieuse. La transmission orale instaure ses mécanismes propres en ce qui concerne l'élaboration narrative, différents de la création littéraire écrite. Patrice Coirault, le grand spécialiste de la chanson populaire déclarait : "Une forme de poésie qui se transmet, et parfois se réalise, par la mémoire, en a des caractères spéciaux ; ils ne sont pas ceux des formes de poésie qui se transmettent ou se réalisent par l'écriture". C'est qu'en effet la tradition orale jette l'oeuvre "dans un grand mouvement, un dynamisme continu qui, l'améliorant ou la détruisant, la modifie sans cesse", alors que la transmission écrite, ou transcription, "la maintient dans l'immobilité, la contraint à demeurer désormais, et à jamais, statique"¹.

Les contes merveilleux, sur lesquels je travaille², se présentent comme des récits de fiction, si l'on en croit la formulette d'introduction des conteurs et conteuses, aux variantes nombreuses, annonçant qu'ils vont raconter des mensonges. "Plus je vous en dirai, plus je vous mentirai, je ne suis point payé pour vous dire la vérité", disait un conteur informateur de Paul Sébillot en Haute-Bretagne.

Ce mensonge, c'est donc la fiction, c'est-à-dire une parole autre que la parole des échanges quotidiens, sans lien apparent avec la réalité. La formulette ouvre aux auditeurs un monde imaginaire : le conte se déroulera sur une "scène autre" (comme le rêve). Elle autorise un laisser-aller, elle provoque une baisse de la censure : ce n'est qu'un conte, comme on dit "ce n'est qu'un rêve". Il s'ensuit que le récit peut alors faire passer des vérités profondes, de "rudes vérités" comme disait Françoise Dolto.

L'élaboration des contes, ainsi que leurs mémorisation et remémoration, passent nécessairement par des voies différentes de celles de la création écrite : lesquelles ? C'est la question que je me suis posée à force de les hanter : celle de leur *poïésis*, la "poétique" au sens étymologique, que Paul Valéry définissait "comme nom de tout ce qui a trait à la création ou à la composition d'ouvrages dont le langage est à la fois la substance et le moyen"³. La production des contes utilise des mécanismes autres, plus complexes encore que ceux de l'écriture, et difficiles à appréhender, en dépit de la conscience aiguë de leurs exigences ressentie par les bons conteurs. C'est ainsi qu'un de ceux-ci, auprès duquel Ariane de Félice collectait dans l'immédiate après-guerre en Bretagne, se disait "attentif à ne pas manquer la parole. [...] Si vous passez un mot dans le conte cela ne fait pas beau. Il y a à réfléchir pour bien dire tout de rang. Faut que rien ne traîne, quoi !"⁴. Raconter

un conte, c'est refaire avec lui le trajet du héros ou de l'héroïne, son "voyage" comme l'appellent les conteurs canadiens.

"Le voyage est plus important dans une histoire que les mots. [...] C'est en avant que ça va [...]. C'est un voyage faut que tu suives [...]. Il a traversé un pont. Si tu vois pas le pont dans ton imagination là, quoi ce que tu vas voir ? Tu peux pas voir sans route"⁵.

Ce conteur décrivait au plus juste – "c'est en avant que ça va" – une des caractéristiques fondamentales du conte, qui ne se permet aucun retour en arrière : comme la vie ?

C'est en pensant à un autre type de création imaginaire hors écriture qu'est le rêve qu'il m'est apparu que le conte – le conte merveilleux essentiellement – utilise les mêmes mécanismes d'élaboration, ceux mêmes qui ont été découverts par S. Freud : la figuration, la condensation, le déplacement, l'élaboration secondaire. Les deux premiers, figuration, condensation, sont largement utilisés par le conte, dont la narration est faite presque entièrement d'images fortes et de mises en scène destinées à dissimuler et à dire tout à la fois les pensées qu'il véhicule. Ce langage figuratif peut ainsi exprimer de nombreuses idées sans les expliciter. On prendra un exemple bien connu, celui de Cendrillon. Assise au coin de l'âtre, couverte de cendres, nous dit le récit, cette jeune fille arrivée à l'âge du mariage est encore attachée à son père, représenté par l'image du foyer paternel, qu'elle tentera de quitter à trois reprises pour rencontrer son futur époux. Mais, cendreuse, elle est aussi une évocation de sa mère qui est morte et à qui elle s'identifie de cette manière. Elle aura réussi son parcours initiatique lorsqu'elle aura acquis son identité en faisant coïncider ses deux apparences, souillon et éblouissante jeune fille.

Il reste, bien sûr, que les contes ne sont pas des rêves, puisque ce sont des narrations collectives très élaborées. Le dernier mécanisme de la formation des rêves, l'élaboration secondaire qui a pour tâche de mettre de l'ordre dans les images oniriques, de les organiser en récits, joue un rôle essentiel dans le processus narratif des contes. Ces récits, sous leur simplicité apparente, recèlent donc des significations nombreuses. C'est pourquoi Walter Benjamin peut dire du récit qu'il est "doué d'amplitude" : "La narration [...] ne se livre ni [...] ne s'épuise jamais entièrement. Elle conserve ses forces concentrées, et longtemps après sa naissance, elle reste capable d'éclosion"⁶.

C'est non seulement à travers le temps que le conte préserve son intensité expressive, mais aussi dans l'instant du conte. Les figurations successives, qui s'organisent en mises en scène, proposent des images mentales aux auditeurs. Ceux-ci les reçoivent et les élaborent au plus profond d'eux. Ces images, comme les images poétiques, ont un pouvoir de "communicabilité", disait Gaston Bachelard, qui ajoutait : "L'image a touché les profondeurs avant d'émouvoir la surface"⁷. Paradoxalement, les lacunes narratives, inéluctables puisque la mémoire humaine est loin d'être infaillible, puisqu'il n'existe pas de "prototype" du récit déposé dans l'écrit, et puisqu'enfin, le conte est un genre économe dans son expression, ces lacunes n'ont aucun effet négatif. Bien au contraire elles rendent l'auditeur actif, car, au creux de son écoute, il les comble suivant ses propres pensées, ses propres émois et ses propres désirs. Le récit et ses lacunes ouvrent un espace mental et affectif où l'imaginaire de l'auditeur peut se déployer. Il serait à cet égard antinomique de la télévision, qui offre un flux d'images visuelles, et non mentales,



© Gérard Mucé

au milieu desquelles l'imaginaire du spectateur ne peut que rester passif. Alors que le récit oral, qui ne dit pas tout, qui ne peut dire tout, s'épanouit et se développe dans l'imaginaire de l'auditeur : travail du conte qui s'apparente à ce que Freud appelait "travail du rêve".

La séduction qu'exerce le conte tient pour beaucoup au fait qu'il offre du sens, sans que l'on ait à passer par le raisonnement. A cet égard, le conteur serait semblable au poète, celui dont René Char disait : "Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver"⁸.

- 1 - *Notre chanson folklorique*, Paris, Picard, 1942, p. 17.
- 2 - *Poétique du conte. Essai sur les contes de tradition orale*, Paris, Gallimard, 1999, "Le Langage des contes".
- 3 - *Introduction à la poétique*, Paris, Gallimard, 1938, p. 13.
- 4 - "Contes traditionnels des vanniers de Mayun (Loire-Inférieure)", *Nouvelle Revue des traditions populaires*, 1950, n°5, p. 442-466.
- 5 - *La Tradition du conte populaire au Canada français. Circonstances de circulation et fonctionnement de la mémoire*, Thèse de doctorat, Université Paris V, 1978, p. 444.
- 6 - "Le Narrateur. Réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov" (1936). *Ecrits français*. Paris, Gallimard, 1991, p. 195-229 (Bibliothèque des idées).
- 7 - *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1970, p. 7.
- 8 - *En trente-trois morceaux et autres poèmes*, Paris, Gallimard, 1995, Poésie/Gallimard.

Nadine Jasmin a écrit, à la demande du Centre Régional des Lettres, un article intitulé : *Les plumes de ma Mère l'Oie : Du conte oral au genre littéraire, consultable sur le site : www.crl.midpyrenees.fr*

Nadine Jasmin est agrégée et docteur ès Lettres Modernes, maître de conférences à l'Université Marc Bloch-Strasbourg II. Elle dirige aux Editions Honoré Champion la Bibliothèque des Génies et des Fées, un ensemble de 20 volumes de contes des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Elle est également l'auteur de *Naissance du conte féminin. Mots et merveilles : Les contes de fées de Madame d'Aulnoy (1690-1698)*, Ed. Honoré Champion, 2002.

Elle est intervenue lors des dernières rencontres proposées par le CMLO qui ont eu lieu les 26 et 27 septembre à Alès (30) sur le thème : "Histoire et littérature orale".

Le Centre Méditerranéen de Littérature Orale

Depuis 1994, le Centre Méditerranéen de Littérature Orale (CMLO) mène des travaux de recherche sur la connaissance et la mise en application du patrimoine oral international. De nombreuses investigations lui ont permis de développer une compétence significative dans les secteurs de la communication orale, de la littérature orale et de l'oralité. Afin de répondre au mieux aux différentes missions qui lui sont confiées, le CMLO s'est organisé en secteurs d'activités. Ainsi, le **centre de documentation** rend accessibles les travaux scientifiques autour de la littérature orale, soutient les recherches menées au sein de la structure et fournit une documentation appropriée aux différents types de publics, notamment grâce à un catalogue en ligne riche de vingt mille références. **Centre de formation**, le CMLO dispense à Alès, en France et hors hexagone, des formations et des conférences autour de la littérature orale, de la collecte de mémoires orales et de la lutte contre l'illettrisme. **L'édition** d'un bulletin, *Le souffle des mots*, permet au CMLO, depuis janvier 2008, de poser par écrit et de mettre en partage ses réflexions autour de la littérature orale. Son **service éducatif**, créé en 2002, positionne la structure comme un lieu régional de ressources pour les actions et les formations concernant la littérature orale en milieu scolaire. **La programmation** en Languedoc-Roussillon d'une dizaine de spectacles par an autour de la narration orale répond à un triple souhait de diffusion de spectacles reconnus de qualité, de promotion des artistes locaux et de sensibilisation des publics. **L'aide aux conteurs** consiste à apporter des éclairages théoriques et des conseils sur leur pratique aux artistes en phase de création. Enfin, le CMLO initie des manifestations artistiques et collabore à des projets relatifs à ses recherches sur les applications contemporaines de la littérature orale en matière de thérapie, de petite enfance, d'éducation spécialisée, d'animation ou de lutte contre l'illettrisme.

Pour tous renseignements : Tél : 04 66 56 67 69
courriel : cmlo@wanadoo.fr - site : www.euroconte.org



© Gérard Mucé

Genres et fonctions de la littérature orale

Marc Aubaret

Directeur du CMLO

Le terme “littérature orale” est un oxymore attribué à Paul Sébillot. En 1881, celui-ci se retrouva embarrassé à la suite d’une collecte en Bretagne pour donner un titre à sa publication. Les récits, bien que recueillis oralement, s’avéraient structurés et témoignaient d’une volonté de faire œuvre. Et malgré quelques variations, ils se construisaient à partir de trames narratives fixes... Bref, ces récits entretenaient de nombreuses relations avec la littérature. Sébillot opta alors pour une forme de compromis en intitulant son ouvrage *Littérature orale de la Haute-Bretagne*. L’intitulé fit fortune et aujourd’hui, en France, l’approche scientifique utilise cette terminologie. Des linguistes, comme Claude Hagège et Rémy Dor, préfèrent toutefois à cette expression un terme plus rugueux, mais peut-être plus efficace, celui “d’orature”. Ce vocable a l’avantage de créer un parallèle qui n’entreteint pas de confusion avec l’écriture.

Cerner de près la “littérature orale” demeure difficile car chacun tend à définir cette expression en fonction de sa pratique. Pour les anthropologues et les ethnolinguistes comme Geneviève Calame Griaule¹, la littérature orale “est la partie de la tradition orale qui est mise en forme selon un code propre à chaque société et à chaque langue, en référence à un fonds culturel. [...] La mise en forme codifiée du fonds culturel est déterminée par des genres dont chacun obéit à des règles déterminant le mode d’énonciation [...] et la structure [...]”. Cette littérature vise à la permanence, à la stabilité, à la fidélité ; elle n’est pas censée inventer mais reproduire. Ce souci de permanence va cependant de pair avec une variable de fait, qui s’explique par des mutations historiques et sociales aussi bien que par une relative création individuelle, celle-ci restant généralement cantonnée au domaine de la forme...”. Communément, on attribue aux récits de littérature orale pour principales caractéristiques d’être anonymes, semi-fixés et objets de variantes.

Le CMLO développe une hypothèse selon laquelle chaque genre de l’orature serait porteur de fonctions spécifiques. Cette spécificité fonctionnelle engendrerait pour chaque genre une relation à l’auditoire singulière ainsi que des formes – et partant des techniques – narratives qui, malgré de sensibles différences culturelles, seraient partagées par de nombreux peuples.

Voici donc une approche de la littérature orale à partir de ses genres et de leurs fonctions :

Les **mythes** structureraient, en le transcendant, ce que le savoir des hommes ne peut pas vérifier. Autrement dit, les mythologies s’organiseraient autour de quatre grands points : la cosmogonie qui relate la naissance du monde ; la théogonie qui raconte celle des dieux et leur organisation ; l’anthropogonie qui conte la naissance des hommes ; et enfin, l’eschatologie qui envisage la fin du monde.

Les **épopées**, souvent confondues avec les mythes, sont centrées sur les héros. Ces derniers, mi-hommes mi-dieux, conquièrent des territoires pour leurs peuples. A travers leurs exploits, ils inscrivent des codes d’honneur et des valeurs populaires. Seuls des bardes, des griots ou encore des aèdes sont capables, par leurs compétences spécifiques, de mémoriser puis de raconter en improvisant des

milliers de vers. Ces récits, parfois considérés comme quasi historiques, ont souvent été modelés selon des intentions idéologiques.

Les **légendes**, toponymiques ou historiques, même si elles sont racontées par les conteurs, sont davantage l’affaire de tous dans une société de tradition orale. Elles permettent la fondation de représentations partagées et la création d’une géographie mentale commune. Elles établissent une relation idéologique à l’histoire et au temps. Au-delà de ces deux fonctions, elles organisent en un ensemble de représentations les craintes pouvant atteindre les vivants. Aujourd’hui, certaines légendes s’élaborent en témoignant des angoisses collectives face à un monde qui conserve des zones bien opaques.

Les **contes** se divisent en sous-genres ayant chacun une fonction particulière. Deux remarques doivent précéder l’approche du genre, à savoir d’une part que le conte semble être devenu générique de toutes les formes narratives de la tradition orale et, d’autre part, que les homonymies entre les contes de tradition orale et les contes littéraires tendent à brouiller l’analyse de chacun d’eux. Beaucoup de chercheurs utilisent “la classification internationale des contes” d’Aarne et Thompson comme référence. Malgré ses imperfections, elle est devenue un outil efficace de comparaison qui permet notamment de repérer les interactions entre l’oral et l’écrit tout au long de l’histoire européenne. L’ensemble des formes spécifiques de contes ne peut être ici envisagé. Deux sous-genres majeurs, le facétieux et le merveilleux, serviront donc d’illustration à notre propos. Les **contes facétieux** sont sûrement les plus normatifs. En effet, le rire qu’ils engendrent est souvent témoin d’une adhésion à la rupture d’une convention. On rit pour montrer son ralliement à une norme, pour prouver que l’on a bien intégré les limites et les règles par lesquelles le groupe se reconnaît en tant que communauté. Les **contes merveilleux**, eux, sont probablement au centre de toute la littérature orale traditionnelle. Ils semblent prendre en compte l’expression psychique de l’être humain et, sans les rendre conscients, mettent en questionnement – “au travail” diraient les psychanalystes – nos troubles et nos refus, nos répulsions et nos difficultés.

Les **fables** sont également présentes dans les répertoires traditionnels, particulièrement en Afrique. Le monde occidental les a très rapidement incluses dans les formes littéraires, avec Esopé notamment. Elles semblent avant tout remplir un rôle moraliste ou de critique sociale.

Les **chants** ont longtemps circulé dans et par la transmission orale. Leurs fonctions sont multiples. Repérables, elles servent généralement à leur classification : chants de travail, de danse, plaintes...

Les **petites formes** sont quant à elles élaborées pour éduquer, transmettre des savoirs. Les **proverbes** énoncent des vérités et sont souvent des objets de justice. Les **dictons**, résultant d’observations, restent surtout précieux pour les agriculteurs. Les **devinettes**, par les jeux qu’elles déploient, génèrent des éléments d’observation de la nature et donnent une expérience de la poésie. Enfin, les **virelangues** font prendre conscience de l’importance de la maîtrise de la langue...

Cette rapide description des fonctions de la littérature orale esquisse la possibilité de revisiter le répertoire international dans l’optique d’une anthropologie culturelle des peuples sans écriture. Elle permet d’envisager la littérature orale comme un système structurant de transmission d’un savoir communautaire. On comprend alors mieux pourquoi il est de plus en plus fait appel dans nos sociétés ouvertes sur le monde à ce “merveilleux” outil interculturel.

¹ - *Dictionnaire de l’ethnologie et de l’anthropologie*, Presses Universitaires de France, 1991.



© Gérard Mucé

Je suis un village

Yannick Jaulin

Conteur, comédien, auteur, directeur artistique du nombril du monde

Tous mes “moi” s’incarnent là, dans les figures d’un village fantasmé. Il naît de mon éclatement dans ces personnages naïfs, grotesques, magnifiques et pitoyables. Il m’a fallu longtemps pour comprendre que ces figures invoquées, ce témoignage que je pensais le plus fidèle possible, n’étaient qu’une façon discrète de parler de moi en me cachant derrière des masques pittoresques.

Je me pensais porte-parole, charroyant les flots d’une mémoire en mourance. J’étais celui qui parle au nom de... Je cheminai en va devant, battant le chemin, pour éviter les vipères à ceux plus faibles qui me suivaient. Bref, j’avais une mission et je montais sur scène pas en mon nom propre mais au nom de toutes ces paroles déniées, ces sagesses pénitentes. Cela calmait mon besoin de briller, lui donnait un vernis altruiste.

J’étais encouragé en cela par les premiers théoriciens d’une oralité renaissante, qui, impérieux, assénaient la nécessité pour le conteur vrai, de se cacher derrière ses contes, de s’effacer. Ils se plaçaient en servants, mais je les voyais emportant le récit sur de fougueux egos et j’entendais le contraire. Il faut bien cela pour que la magie fonctionne, me disais-je. Il faut de l’humain et du dense, des personnalités puissantes, pour éviter le mièvre. Le porteur de l’histoire devait être aussi fort qu’elle pour que l’horizontal s’ajuste au vertical et que le narrateur ne s’effondre pas derrière une histoire trop grande pour lui. Ce que je ne voyais pas encore, c’est que cachés derrière leurs histoires, ils ne me parlaient que d’eux.

Je suis un village et tout ce que j’aime dans les contes c’est cela. La possibilité de m’émietter dans des archétypes, des héros ou des demeures, la possibilité de me voir en morceaux et de me rassembler par la quête. C’est une chance formidable de pouvoir montrer au monde sans se faire interner, tous ceux qui me peuplent et parfois se bousculent aux commissures de mes lèvres.

J’ai raconté longtemps au nom du “nous” et doucement me suis lassé de ne pas m’impliquer, de ne pas parler ouvertement de ce qui tressaille derrière l’œil. Qui tressaille et pourtant ne se livre pas.

Je disais qu’en creusant le local, j’avais rencontré l’universel, que les histoires sont comme le sang de l’humanité, un bien commun et une nécessité vitale. Ce discours que je sens toujours vrai glissait cependant à l’extérieur de moi. Il me fallait sortir, me mettre devant l’histoire et dire “je”, sacrilège manifeste dans le monde de l’oralité.

Il se trouve que dans ma langue maternelle, le pronom personnel “i” veut dire à la fois “je” et “nous”. C’est le verbe qui suit qui détermine si je parle ou si c’est la collectivité qui parle : i dis i disons, i chante i chantons.

Il a fallu que je passe du “nous” au “je”, de cette conscience collective héritée des ancêtres où l’individu devait se fondre dans la masse, à “Moi”...

Je parlais de nous.

Je croyais parler de tous.

Mais je ne disais rien de moi, rien en tous cas d’assez ancré pour illuminer mon univers, pour crever le ciel.

C’est quoi l’universel ?

Parler du lointain ? Vénérer l’exotisme ?

Le poète dit “c’est le local moins les murs”.

C’est quoi le local ?

Je ne crois à l’universel des contes que dans l’hyper local. J’ai commencé par raconter un village, me disant que c’était la mesure idéale. Mais je sais à présent que l’hyper local c’est moi, moi qui parle, fait d’une histoire unique et complexe. Je suis installé au milieu d’un monde, petit nombril désuet et je regarde, je décris ce que cette vision provoque en moi. Je m’effondre, je m’enrage ou me réjouis à cause de mes télescopes avec lui, avec le proche et le lointain.

Parce que je suis l’héritier de tous ceux qui, avant moi, ont raconté pour dompter leurs peurs ou adoucir leurs peines, j’utilise le support des histoires : histoires d’animaux, fables, allégories, épopées. Je le fais par pudeur et par souci de l’autre, de celui que je soumetts à mon histoire. Comment faire pour qu’elle résonne aussi en lui ? Quels subterfuges et quels miracles vais-je devoir mettre en œuvre pour que nos intérieurs s’entendent ?

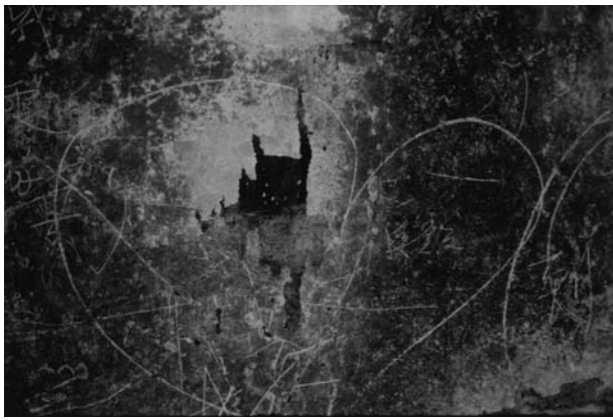
Je continue à parler de village*, mais sans illusion. Un jour, très proche, je me suis retourné. Ce village n’existait plus ou il se perdait dans les brumes de mon enfance. Je parlais au nom d’un monde disparu, pauvre Don Quichotte rural. Alors il a fallu que je renonce à mon vieux discours, que j’ouvre les yeux pour refaire le point.

Quelle est cette vision du monde qui me fait vibrer ? Contre quoi suis-je en résistance ? Pourquoi suis-je autant attaché à ma langue maternelle, à mon patois qui ressemble lui aussi à une catastrophe écologique ? En quoi mon discours peut-il entrer en résonance avec la marche du monde ?

Il faudra bien que je réponde à ces questions pour continuer à parler, continuer à marcher, à aller encore plus loin dans mes intérieurs, à y aller seul et la solitude me fait frissonner...

* C’est un vrai village et une chimère : Pougne-Hérison, big-bang mythologique et jardin des histoires du monde... - www.nombril.com

A lire ! : Yannick Jaulin, *le lutin céleste* par Eric Fourreau (Ed. de l’Attribut, Coll. Empreintes, 2005). Site : www.editions-attribut.fr



© Gérard Macé

De la parole à l'écriture et inversement

Bruno de La Salle

Conteur, fondateur et directeur du ClüO (Conservatoire contemporain de Littérature Orale) - www.cluo.org

La pratique orale du conte et de la lecture à haute voix dans les bibliothèques enfantines est une vieille histoire. Elle a commencé, autant qu'on puisse en juger, à la fin du XIX^{ème} siècle dans les bibliothèques anglo-saxonnes et plus généralement aux Etats-Unis. Là-bas, elle était destinée en priorité aux nouveaux immigrants pour les initier à la langue, à l'écriture et à la lecture ainsi qu'à l'édification d'une identité nationale toujours à redéfinir. C'est ainsi qu'une oralité nouvelle, s'appuyant sur des traditions de transmission orale, se mariait, dans le temple du livre, à un autre système de transmission des connaissances passant par l'écriture et la lecture.

Pendant longtemps l'écriture était restée associée à la parole. Il n'était pas concevable de lire sans prononcer à haute voix ce que l'on était en train de déchiffrer. L'écriture était un code visuel témoignant d'un message à l'origine oral. L'acquisition de ce code distinguait l'homme civilisé de l'homme soi-disant sauvage. Et toute personne désirant s'inscrire dans le standard de l'homme civilisé, dans celui de l'homme moderne, se devait d'acquiescer la connaissance de l'écriture comme le faisait ceux qui décidaient de son destin. Ses propres connaissances et, en particulier, celles qu'il avait acquises par le moyen de la parole se trouvaient dévalorisées et en quelque sorte obsolètes puisqu'elles ne permettaient pas de lire.

C'est alors, qu'une meilleure connaissance des civilisations orales jusque-là considérées comme primitives ou arriérées fit apparaître que l'oralité n'était pas synonyme d'ignorance et que ces sociétés disposaient de moyens de communication tout aussi performants et dans certains cas supérieurs à ceux que permettait l'écriture. C'est, sans doute, à partir de cette reconsidération de la parole patrimoniale, de la narration conviviale, ajoutée au désir de considérer les autres sociétés fraîchement décolonisées comme des égales, à partir aussi du renouveau des identités régionales que les bibliothécaires se tournèrent vers la narration orale. Elles se mirent à raconter ou à lire à haute voix ou bien à accueillir des conteurs et cela dans la continuité des expériences américaines. Il s'agissait de donner envie de lire et d'apprendre à lire. Et c'est ainsi que ce bruyant renouveau du conte, dans ces lieux du livre autrefois silencieux, posa la question de la parole.

Comme nous l'évoquions précédemment, notre civilisation s'était attachée, depuis plusieurs siècles, à déployer sa pensée scientifique, sociale et religieuse par le

moyen de l'écriture et de l'imprimerie. Il s'en était suivi une relégation progressive de la parole à des tâches de moins en moins considérées. Ainsi l'école publique s'était attachée à diffuser une langue assujettie à ses formes écrites et centralisatrices et avait écarté de ses enseignements l'expression parlée et ses particularismes ainsi que tout ce qui pouvait s'en rapprocher. C'est ainsi que les traditions orales populaires avaient été soit défigurées pour rentrer dans des moules littéraires enfantins, soit dévalorisées et déconsidérées jusqu'à être rejetées par ceux-là même qui en avaient hérité. Elle avait parallèlement imposé la manière de "parler comme un livre" qui oblige à lire mentalement ce que l'on dit plutôt qu'écrire ce que l'on parle. Cet état de choses avait conduit l'écriture créée à son origine, pour servir à la diffusion de la parole, à devenir, dans de nombreux cas, un obstacle à la circulation de cette dernière.

Il apparaît aujourd'hui, et par un juste retour des choses, que la belle et la juste parole est à nouveau considérée comme nécessaire pour l'homme moderne. Elle devient pour lui un attribut important. Il est amené à revendiquer pour lui-même et ses enfants l'accès à un langage remarquable qui lui apportera la considération et contribuera à son bien être moral, culturel, économique et social.

Il lui faut alors apprendre et réapprendre sa langue car elle n'est plus la même lorsqu'elle devient orale. Les paramètres qui en commandent l'usage sont d'un tout autre ordre. L'une est dessinée pour être vue, l'autre est prononcée pour être entendue. C'est à travers les différences qui existent entre l'écriture et la parole que nous pouvons mieux appréhender ce que fut, ce qu'est ou pourrait être une parole artistique. Le souffle, l'incarnation, la présence, la musique, l'instant, la variabilité, la mémoire et la transmission sont les portes d'entrée de l'oralité : ils sont le moyen de retrouver à travers l'écriture une parole dont nous devinons qu'elle est encore vivante.

Souffle. Ce qui distingue, en premier lieu, une parole d'une littérature écrite, c'est le souffle. L'une est en lui, l'autre s'en éloigne. Nous ne pouvons vivre sans le souffle, ni penser, ni agir. Il est la manifestation la plus simple de la vie, de l'énergie qui nous habite et du désir de la conserver. Inspirer et expirer pourraient résumer cette volonté. Il nous meut, nous émeut. Il en est de même pour la parole prononcée et écoutée directement. Il se traduit tout d'abord par son aspect musical et rythmique. Tous nos mouvements de respiration sont commandés par lui mais ceux de l'ensemble du corps le sont également. La danse accompagne ou transcende la parole dans ce passage au verbe tel que le conçoivent les Africains. Toutes les formes prosodiques propres à l'oralité littéraire en découlent.

La régularité de la métrique, ses allitérations, ses assonances, ses rimes, la répétition des motifs, des formes et des refrains, les conventions d'ouverture, de clôture, d'interpellation et de réponses qui, sans être absents de l'écriture, n'y sont pas indispensables alors qu'ils le deviennent dans les arts de la parole. Dans l'oralité, ces formes témoignent d'une prise en compte de l'économie, d'un art du souffle, de la respiration, de la parole et de la pensée qu'elle incarne et que, dans un souffle, elle fait envoler comme le dit si bien Alberto Manguel.

Incarnation. Ce qui distingue aussi fondamentalement la parole de l'écriture – et c'est la conséquence de sa relation au souffle – c'est que l'une est incarnée dans un corps, qu'elle est parlée, soufflée, pensée, ajustée, garantie et animée par un être vivant, dans une relation physique et partagée avec celui qui écoute et tout ce qui les environne. L'autre ne l'est plus et le sera de moins en moins avec le temps. C'est le corps qui est notre espace, notre coffre. Il contient notre énergie, notre pensée, nos sentiments, nos impressions. Il en est le contenant et le garant, il porte notre histoire. Il en est le véhicule. Il est notre théâtre ambulante comme il l'est pour ceux à qui il s'adresse. Il représente ce dont nous parlons. Il danse notre émoi et notre joie. Il nous accorde.

Dans l'écriture, il faut de la distance. Des deux interlocuteurs qui participent à l'échange écrit, il n'en reste toujours plus qu'un qui ne sait presque rien de l'autre et en est forcément éloigné. Cette situation d'incarnation de la parole dans le corps humain, de corporalité, ou d'absence de corps a des conséquences très nombreuses sur le processus de création et de perception de la parole.

Présence. Ce qui distingue l'écrivain de celui qui parle, c'est que l'un est là, l'autre n'y est plus. Il est difficile de se manifester sans être là. Il faut donc y être, c'est impératif. Toute autre manifestation est marquée du sceau de l'absence. On doit être là, avec tout son corps, et toute l'attention qu'il permet. La parole a besoin de présence. Présence de quoi, présence de qui, là est la question.

Musique. Ce qui distingue encore la parole de l'écriture, c'est le son. L'une est sonore, l'autre ne l'est pas. Et pour aller dans le sens de Michel Foucault, on peut dire que l'écriture n'est qu'une partition partielle de la parole dont elle témoigne. C'est sa qualité et sa limite. Elle conserve la trame et son contenu intemporel mais elle néglige les autres paramètres sonores, spatiaux et musicaux de la parole : le tempo, le rythme, les hauteurs mélodiques, le timbre, l'intensité, et enfin, l'interprétation. Confondre l'écriture d'une parole et la parole dont elle témoigne revient à la confusion de la carte avec le territoire.

Instantanéité. Ce qui éloigne la parole de l'écriture, ce sont les temps différents pendant lesquels elles sont produites et agissent. L'une est dans l'instant, l'autre n'y sera jamais. C'est un avantage et un inconvénient. Y être, c'est être ensemble et tout partager avec ceux à qui l'on parle ou que l'on écoute, le pire et le meilleur. C'est penser, respirer ensemble, vivre et s'é mouvoir ensemble. N'y être pas, c'est être seul, c'est être détaché du contingent, et du contingentement du temps avec une inspiration plus lente mais obstinée, toute différente de celle, rapide, inattendue, providentielle, que suscite la nécessité immédiate d'une parole dans une situation collective et quelquefois périlleuse.

Variabilité. Une œuvre orale participe de la mémoire. Sans elle, le message pourrait se dégrader et progressivement s'atrophier. Il est un autre changement qui n'est pas forcément involontaire et pas non plus contradictoire avec une nécessité de fidélité, c'est celui qui concerne l'adaptation aux circonstances. L'une des premières conséquences de cette volonté est ce que l'on appelle aujourd'hui,

sans pouvoir décrire et surtout reproduire son fonctionnement précisément, "l'improvisation".

Cette qualité d'adaptation d'un message oral fait aussi que le conteur et son public vont produire différentes "versions" d'un même thème selon l'époque, les circonstances et les lieux. Ainsi peut s'expliquer partiellement cette universalité et cette diversité des contes rencontrés dans le monde entier. Il n'en sera pas même de l'écriture. Pour des raisons largement économiques, l'éditeur ne prendra que très rarement en compte les repentirs de l'auteur comme le pourra, à chaque instant, le conteur ou l'aède. Il s'ensuit un éloignement progressif et inéluctable de l'écrivain avec son œuvre.

Mémoire.

Cette ambition d'éternité ou tout au moins de permanence et par conséquent de possibilité de transmission des richesses immatérielles, sans cesse renouvelée par toutes les générations jusqu'à nous, s'inscrit dans ce que nous appelons "Mémoire".

C'est peut-être par ces lacunes que l'écriture et la conservation numérique ne disposent pas de tous les éléments nécessaires à une transmission. L'apprentissage, la transmission orale des messages d'ordre philosophique, historique, religieux, moral et poétique par le moyen de la parole s'inscrivaient au sein des sociétés orales directement dans le face à face entre êtres humains. Cette transmission garantissait une bonne compréhension du message dans une activité permanente de réappropriation, de réajustement et de mémorisation. Chaque humain disposait ou pouvait disposer et conserver en lui-même les messages qu'il aimait et respectait et qui lui étaient nécessaires. Il n'en est plus tout à fait ainsi dans nos sociétés numériques ou imprimées.

Transmission

C'est dans un dessein de meilleure transmission et donc de mémorisation que fut, comme le rapporte Platon, inventée et justifiée l'écriture (et, aujourd'hui, la conservation numérique) avec ses avantages et ses inconvénients. C'est aussi dans ce but, comme le suggère Marcel Jousse, que fut inventé le langage sonore, que nous appelons "Parole" au détriment du langage gestuel, qui avait pour inconvénient, entre autres, de ne pas être vu de loin et de ne pas être perceptible la nuit.

Il s'agit pour tous ces langages, l'écriture et le numérique, de conserver le message dans un lieu extérieur à l'être humain, qui par sa matérialité (papier, papyrus, pierre et aujourd'hui objets numériques) est à l'abri de la subjectivité, de l'usure et de l'impermanence des êtres oublieux et mortels que nous sommes. On a vu, depuis le temps, que ces abris ne sont pas aussi durables ni aussi solides que leurs inventeurs l'espéraient et l'on a vu aussi que ces objets extérieurs n'ont ni cœur, ni poumons, ni libre-arbitre.

De l'écriture à la parole et inversement

Les humains d'aujourd'hui sont nés dans cette société Gutenberg, et ce depuis



© Gérard Macé



© Gérard Macé

de nombreuses générations. Ils en sont les enfants et, peu à peu, le langage imprimé et numérique leur devient familier et quotidien. Toute leur vie se déploie dans un espace visuel fait d'images et d'écritures sans que, pour autant, la parole puisse en être chassée ou complètement dévalorisée. Il y a mélange, mariage entre la source du fleuve et son cours en perpétuelle métamorphose.

Comment revenir à la source physique et puissante du langage parlé tout en tenant compte des apports techniques appréciables que nous apportent l'écriture et le numérique ?

On voit aisément que cette question n'est pas aussi insoluble qu'elle y paraît et le sens pratique permet souvent d'y répondre. Ainsi l'écriture et la lecture de cet article en sont un exemple. Celui qui l'écrit ne peut pas être devant celui qui le lit ni dans le temps, ni dans l'espace. La parole du premier, son corps, son souffle, ses sentiments ne participent que de loin au débat qu'il voudrait lancer et il en est de même pour le second. L'écran de l'ordinateur sur lequel ce message s'inscrit et la feuille de papier sur laquelle vous le lisez sont comme des pistes de décollage et d'atterrissage qui invitent à la rencontre réelle.

Il en est de même de tous les textes conservés par l'écriture et des messages numériques, ils conduisent à l'événement extraordinaire que constitue une communication directe et orale comprise dans son sens global entre êtres humains. Le message écrit peut être considéré comme une partition de paroles, un enregistrement de paroles dont il ne reste que le plan. Il conduit à l'événement de la remise en question partagée du message. L'enregistrement analogique ou numérique d'une performance orale, théâtrale ou musicale lui aussi reste encore une partition. Il ne correspond pas tout à fait, et de moins en moins, aux objectifs initiaux de ses auteurs. La restitution filmée d'une captation, elle aussi, peut être considérée comme telle et c'est à partir d'elle que pourra être remis en route l'événement humain de la confiance ou de la célébration.

Mais ce qui demeure encore le plus clair aujourd'hui c'est que l'écriture reste de façon évidente dans les textes anciens déjà écrits et plus encore dans ceux qui seront composés dans l'avenir, une approche, une exploration, une préparation, une partition, une transition pouvant conduire à une œuvre orale avec tous ses paramètres vivificateurs, corporels et émotionnels que sont le souffle, le rythme des syllabes, le chant des intonations, le timbre des voyelles et des consonnes, la danse des phrases, la présence des corps imaginaires qui font l'oralité d'une performance et de ce que pourrait être un art de la parole.

Nous verrons dans l'avenir, et dans cette même dynamique, apparaître des langages simultanément visuels, littéraires, sonores et musicaux comme ont le voit déjà dans l'utilisation élaborée des logiciels PowerPoint ou dans certains livres sonores. Il est possible que s'élabore bientôt une calligraphie numérique aussi performante que le sont les calligraphies orientales. Elle mettra l'écriture en mouvements et en sons comme le cinéma l'a fait pour la peinture et la photographie.

Il demeure que l'acte de parler et d'écouter en tête à tête demeure dans sa simplicité l'un des actes les plus vitaux et les plus magiques chez l'être humain. Et c'est à cette recherche de mariage entre écriture et oralité, à cette aspiration à concevoir un langage adapté à notre monde que participent les bibliothèques d'aujourd'hui.

Editer de la littérature orale, un engagement militant pour le conte

Fondée en 1997, la maison d'édition québécoise Planète rebelle, dédiée dès l'origine au renouveau du conte, bâtit son projet éditorial à partir de cette réalité et met le livre au service du conte.

Dès ses débuts, elle se distingue déjà par ses produits, puisqu'elle associe au support du livre celui du disque compact : chaque ouvrage est accompagné d'un CD ; son format, petit et presque carré, joue l'ambiguïté d'un livre agrémenté d'un disque qu'on place sur l'étagère de la bibliothèque, ou d'un disque à la pochette épaissie d'un livret qu'on range dans un rayon de la discothèque. Au moyen du CD, la parole est présente et peut s'entendre en contrepoint du texte à lire.

Au fil des pages, celui de la parole

Planète rebelle a développé un ensemble de collections très majoritairement vouées à la parole. Ainsi, la première collection et la plus fournie offerte au catalogue s'appelle "Paroles", sans ambiguïtés. On y trouve la plupart des conteurs reconnus au Québec. La collection se dédie donc au conte et aux conteurs contemporains : soit elle consacre à l'œuvre vivante d'un conteur ou d'une conteuse un ouvrage particulier, soit elle réunit sous forme de collectifs un ensemble de paroles contées et rassemblées autour d'un thème, ou le plus souvent à titre de mémoire d'un événement ou d'une performance orale autrement éphémère (nuits du conte, festivals).

À côté de la collection "Paroles", la collection "Mémoire" regroupe de vieilles mémoires réactivées et préservées de l'oubli avant qu'elles ne s'effacent, notamment par la réédition de collectes le plus souvent épuisées ou introuvables. En 2008, Planète rebelle a remporté le Prix spécial du jury du prix Claude Seignolle pour la réédition de légendes et de contes des îles de la Madeleine, collectés au début des années soixante par le père Anselme Chiasson.

Au-delà du premier constat qui accuse le pouvoir de l'édition d'avoir livré la parole conteuse en pâture au texte littéraire et d'avoir dénaturé la souplesse et la spontanéité de l'oralité en l'enfermant dans la gangue plombée des mots imprimés, le travail de Planète rebelle inscrit une nouvelle relation inventive entre Livre et Parole, l'un s'ouvrant à l'autre, au bénéfice notamment du conte.

Pour en savoir plus sur Planète rebelle et l'ensemble de ses collections :
www.planeterebelle.qc.ca

Marie-Fleurte Beaudoin
Editrice

Spirale : une histoire pour tous sortie du bain

Frédéric David

Conteur et directeur artistique de Spirale
www.spiralehistoires.com

Enfant, on m'a fait croire à une drôle d'histoire. Une histoire que l'on avait sans doute fait croire aussi à mes parents. "La culture en général, le spectacle vivant en particulier, n'est pas pour nous, pas pour moi... Il faut avoir les codes, être instruit."

Il était un matin, à la sortie de ma baignoire, une idée : Si, ici chez moi, j'organisais un festival – dans la salle de bains, dans la cuisine, dans les granges – un temps convivial où les gens se rencontreraient et où je provoquerais "l'accident artistique"... Un temps populaire accessible à tous les âges, où l'on ferait la fête et où il y aurait des spectacles de qualité... Oui, c'est ça ! Inviter les gens à se réunir et festoyer (ça tout le monde connaît !) et en même temps – presque à leur insu – leur proposer un voyage dans l'imaginaire des conteurs, des artistes. Qui a dit que les contes étaient faits pour dormir ou alors pour les enfants ? Quelle connerie ! Ils sont là pour nous réveiller, témoigner, éduquer, résister... Ils sont là avant tout pour les adultes et aussi parfois pour les enfants ! Ils sont là vivants, et je suis persuadé qu'ils restent la forme artistique la plus accessible à tous (et ce n'est pas ici réducteur, bien au contraire !). L'idée était là et avec mes complices de tout poil – amis, artistes, voisins – nous avons continué l'histoire. Nous étions en 2003 !

Nous y voilà, après sept festivals – avec chacun sa presque cinquantaine de représentations – et trois saisons complètes (un spectacle par mois) au Petit Théâtre Spirale que nous avons fait de nos mains au milieu de nulle part, ou plutôt au centre de tout.

La réponse est sous nos yeux : oui, la demande du public est forte, et les arts de la parole en général (le conte en particulier) ont la capacité de réunir beaucoup de gens.

Le Festival Spirale à Histoires a réuni cette année plus de 2500 personnes, 8370 spectateurs le temps d'un week-end... Le conte est un temps de spectacle à part entière... Il bouge, remue en dedans et parfois encore en corps et en cœur... Les adultes se régaler, les enfants découvrent les grands de la parole et cela ne se passe pas ici au pied d'un grand mur de livres (cela me faisait si peur quand j'étais petit !). Ici ça joue : dans un grand chapiteau devant 550 personnes, là-bas dans une grange véritablement détournée en vraie salle de spectacle, plus loin au bord d'une mare, ou encore dans une caravane ou une cabine de douche, etc. Ici ça se passe partout, les verbes fusent, les imaginaires s'emballent, les feux d'artifices d'émotions pétent, le spectacle est total ! Les utopistes ainsi nourris restent debout ! Et la parole joue le "je" – le "nous" aussi –, abreuve, ressource, évade, nourrit, redresse, soigne, divertit, rapproche... Si ça c'est pas spectaculaire !!!



© Gérard Macé

Eloge du narrateur

Michel Hindenoch

Conteur, musicien - www.lessinguliers.fr

Qu'y a-t-il dans la promesse d'une histoire ? Qu'annonce-t-elle de si précieux, qui de tout temps nous séduit et nous éveille ? Quelle est cette eau qui nous vient à la bouche, quelles voluptés, quelles retrouvailles, quels mystères s'attachent à cette promesse de nous parler, si autrement ?

Nous avons tous vécu cela : cette promesse met en oeuvre une disposition nouvelle chez celui qui écoute comme chez celui qui va parler, une ouverture au monde pleine des saveurs du voyage, de l'aventure, du secret. Celui qui va parler s'apprête à opérer en lui une métamorphose : il va devenir une source mystérieuse, antique, plus vieille que le monde. La parole va rejoindre une île première, un royaume ancien. Va s'opérer un sacrifice. La parole va retrouver une terre promise depuis les origines, une relation entre la langue et le monde, à laquelle l'humanité ne pourra jamais un jour renoncer sans renoncer au monde.

Dieu, dit-on, a donné aux hommes le pouvoir de nommer les choses. Et depuis cet instant ils n'ont cessé de le faire. Ce pouvoir octroyé a été la genèse de la relation de l'homme au monde. Nommer les choses a permis à l'homme de s'en différencier pour enfin les posséder. Cesser d'être pour avoir, et enfanter l'usage des choses, cesser d'être au monde pour y régner. Nommer, nier, appeler, éloigner, et instaurer un ordre : qualifier, classer et ordonner. L'homme venait de rencontrer le nombre au delà des choses. Il s'est mis à les compter, à les mesurer, les séparant et se séparant d'elles à l'infini.

Ce qui nous émerveille dans la promesse d'une histoire, c'est que le nom des choses et leur valeur, cessent d'être le sujet, il n'est plus question de donner dans sa parole son avis, son savoir. Il n'est plus question de donner son miel, mais son sang. Il est question de revenir en amont du savoir et même de l'expérience. De revenir au temps de la séparation. Voyage dans le temps à la vitesse de la lumière. Rejoindre non un but, comme toujours, mais un départ. Traversée d'une mer de feu pour rejoindre un rivage, celui que l'on croyait irrémédiablement perdu. Ailleurs magnifique des origines du langage, annonce, la promesse d'une histoire est celle d'une renaissance. C'est bien là ce qui nous bouleverse, ce qui fait éclater notre résignation à la mort perpétuelle du temps. Cette promesse est une explosion. Elle fait éclater en morceaux notre certitude de la mort. Elle libère toutes nos douleurs enfouies, tués, étouffées sous le manteau de l'oubli. Elle venge toutes les souffrances de la séparation, du manque, y compris celles, plus sourdes, de la résignation. Elle annule nos craintes et notre paresse de vivre. Cette promesse ouvre, détruit sans tout détruire, détruit pour reconstruire. Bien sûr, d'abord le temps s'inverse, mais le voyage va réconcilier la négation du temps et de la mort avec eux-mêmes. Car l'histoire va à coup sûr se dérouler comme il se doit : des origines vers la mort. Comment pourrait-il en être autrement ? Il ne s'agit pas de tuer la mort, opération impossible parce qu'inconcevable en dehors du suicide. Il ne s'agit pas d'inverser la course du temps, ce serait un cauchemar encore plus grand. Il s'agit de se les concilier, qu'ils nous livrent ce trésor qui n'était destiné qu'à nous : recommencer. Le narrateur est celui qui renaît.

Le Mois du Film Documentaire 2009

A Toulouse les 12, 13, 14 janvier 2010 : le 17^{ème} colloque du film documentaire à la Cinéma-thèque de Toulouse

Cette manifestation, qui est tout à la fois un festival, un colloque et une formation, a choisi pour thème en 2010 "En construction ?". Le cinéma documentaire sait en effet filmer le passé grâce aux images d'archives. Il sait aussi, par le cinéma "direct" ou les regards intimistes, comprendre le présent. Porter un regard documentaire sur le monde en train de se construire est par contre plus complexe et plus rare.

A partir de films documentaires sur la ville, l'architecture, l'urbanisme, le CLEMI proposera une réflexion sur "les aventures filmiques" qui retracent les transformations du lien social, les constructions politiques, les désirs collectifs, les nouvelles luttes et les nouvelles utopies. Les intervenants seront des cinéastes mais aussi des historiens, des philosophes et des sociologues. Les cinéastes invités sont José Luis Guérin (Catalogne), Ignacio Agüero (Chili), Jean-Louis Comolli et Rithy Panh. Denis Gheerbrandt, invité d'honneur, présentera ses 7 films sur Marseille au Cinéma ABC et au Cratère. En parallèle, la Cinéma-thèque de Toulouse proposera une programmation autour du documentaire français et le Cinéma ABC une sélection de films en lien avec le colloque.

Serge Laurent

Coordonnateur CLEMI Toulouse
(Centre de Liaison de l'Enseignement et des Médias de l'Information)
Pour plus d'informations :
<http://pedagogie.ac-toulouse.fr/clemi/>

Soirée de clôture du Mois du Film Documentaire à Toulouse avec Denis Gheerbrant le 27 novembre 2009 à 20h30 au Cinéma ABC de Toulouse. Voir site du CRL : www.crl.midipyrenees.fr

* L'APIAMP (Association des Producteurs Indépendants Audiovisuels de Midi Pyrénées), association créée en 1998, regroupe une quinzaine de sociétés de production.

** Programmation détaillée sur le site du Mois du Film Documentaire : www.moisdudoc.com



© Gérard Miacé



© Gérard Miacé

Le souvenir est la clé de ce trésor. C'est une clé fidèle. Non le savoir, infidèle par essence, puisqu'il n'aspire qu'à remplacer les choses. Lieu-tenant, faussaire, usurpateur, pour nous servir, toujours en nous privant des choses. Seul le souvenir accomplit le miracle de faire revenir les choses elles-mêmes. Fidèle. Seul le souvenir est fidèle parce qu'il nous attend, parce qu'il ne vient que lorsque nous sommes prêts. Il ne vient pas avec la lourdeur des choses qui viennent d'en haut. Avec leur poids de mort. Il émerge, de lui-même, lorsque notre ouverture au monde et à nous-mêmes sont en juste équilibre. Il est la récompense d'une harmonie. Comme une aurore, cette renaissance du narrateur à lui-même est une lumière nouvelle pour ceux qui écouteront. Ce qu'il va dire est toujours unique, même mille fois recommencé, car il puise dans l'or du souvenir. Celui qui renoncerait à se "laisser" souvenir, tomberait dans l'enfer du savoir d'ici-bas. Voilà pourquoi il est de vrais conteurs et de faux, d'habiles et de maladroits. Il ne faut pas que le bruit de la langue effarouche le souvenir. La flamme du souvenir est fragile. Privée du vent de la parole elle s'étioule, s'asphyxie et retombe. L'art du conteur est un art du feu. Souffler patiemment sur la cendre pour faire se soulever une flamme nouvelle, vive et ascendante. Le narrateur est bien celui qui se souvient.

"Table, petite table, couvre-toi !". Lorsqu'il s'agit de dire son souvenir, nous savons tous d'expérience que c'est un art de l'attention. Une langue un peu trop froide l'engourdit. Manque d'appétit ou de courage ? Renoncement : "A quoi bon vous ennuyer avec ça, que déjà je m'ennuie". Un excès de fougue, une gloutonnerie, une maladresse, une distraction, une attention trop lourde à soi, aux autres, à notre langue, et voilà que le repas disparaît. Nous le savons, puisque nous avons tous eu un jour quelque chose à raconter.

Le souvenir est un festin de choses, nouvelles ou retrouvées, non un festin de mots. On ne raconte que des saveurs, et la langue doit être bien vive pour savourer à haute voix. Le narrateur est bien celui qui goûte.

Parfois vient le souvenir de quelques instants de vie, parfois vient une fiction. Elle ne sera une histoire que si elle prend la substance du souvenir, saveur de vie. Même imaginaire, l'histoire n'en sera vraiment une, que si elle est tissée de perceptions. Et il faudra mettre son génie à croire qu'on a vécu. Sans cette croyance folle, sans cette confiance aveugle à la menterie, l'histoire ne sera qu'un arbre de bois, sa trame. La recette au lieu du plat savoureux qui se partage. Le menu en guise de festin. Elle ne sera que le produit dérisoire et stérile du savoir sans la croyance. Absence criante de vie. Message orphelin et monstrueux qui dévore tout sur son passage et dont notre monde s'enivre tant aujourd'hui. Fléau froid qui aspire à remplacer la brûlante réalité du monde : l'information. En cette matière qu'est l'art de raconter, l'informateur n'est qu'un fournisseur toxicomane. Non, le narrateur n'est pas celui qui sait. Il est celui qui croit.

La vie coule comme le ruisseau. Elle coule, inéluctablement de la source à la mer. Elle sourd, se répand, penche, tombe et bondit. Elle court, se faufile, accueille et emporte avec elle pierres, terre, feuilles, brindilles, parfums et ruisseaux. Elle s'enfonce, elle avance, se gonfle et s'alourdit. Elle enfle et s'avance jusqu'à ce qu'à la fin le vieux fleuve se noie dans le grand silence de la mer.

Le narrateur, celui qui dit l'histoire, suit la course de l'eau. Il marche sur la rive, il court, saute d'une rive à l'autre, mais aussi se mouille, plonge, nage et boit. Il joue à être la rivière, parfois il s'en éloigne au risque de la perdre. Il lui parle sans cesse. Comment veiller sur elle si ce n'est en marchant. Sa parole est un chemin. Son chemin est son oeuvre. Toujours incertaine, risquée.

Obligé de jouer devant l'énormité du voyage, il va choisir, oser les raccourcis, les lenteurs, les absences et les retrouvailles. Le narrateur est un randonneur. Il se promène et nous promène. Le narrateur est ouvrier de chemins.

Sa parole nous entraîne. En la suivant, nous sommes assurés de ne jamais nous perdre. Pas d'erreur, pas d'errance : il conduit. Le chemin qu'il nous donne est un trésor : sa trajectoire nous éclaire.

Puisqu'il nous ouvre le chemin, nous avons le loisir, libérés des dangers de l'errance, de savourer le paysage. Il nous permet de lire dans l'absurdité, l'énormité, le foisonnement du monde, un sens. Le monde rendu enfin lisible. Le narrateur peut très bien se passer de comprendre le pourquoi de ses choix, ou des choses qu'il traverse. Il peut même se permettre de ne rien avoir compris à ce qui lui est arrivé, il lui suffit de suivre sa route pour que nous comprenions. La sagesse nous est donnée dans son chemin sans qu'il en ait nécessairement conscience, ni qu'il en fasse son discours. Nous gagnons une leçon si nous le désirons, sans qu'il ait besoin de nous en donner une. Il lui suffit d'avoir fait le voyage et d'en être revenu sain et sauf pour nous le raconter. Le narrateur n'est pas le juge, c'est seulement le témoin.

Si le mot légende signifie "ce qui doit être lu" ce n'est pas tant une affaire de livres. Elles ont été racontées de vive voix pendant tant de siècles. Si l'on parle de légendes, c'est bien plutôt parce que dans ces histoires, il y a quelque chose à lire. Lire, livre, reliure. Toute histoire est d'abord un lien entre des choses, un lien entre ces choses et nous, et un lien invisible entre nous. Le narrateur est une barque, comme est une barque la navette du tisserand, délivrant dans son sillage son fil de chaîne, qu'elle portait en elle comme sa chair, passant et repassant, ondoyant dans la trame comme dans un cours d'eau. Et là, rassemblés dans la barque, s'il nous plaît, nous lisons le monde comme dans un livre. C'est bien nous qui lisons, pas lui. Le narrateur, lui, c'est celui qui relie.

Comme autrefois en Grèce, lorsque la Tragédie naissante tuait et digérait le mythe, avec l'apparition du cinéma, les peintres rejoignent la famille parricide. Le narrateur renonce à sa parole. Avec l'écrivain, il n'est plus le convive, il ne vient plus s'asseoir au milieu de ses hôtes. Au théâtre, il n'est plus sur la scène : il dit le sacrifice en offrant comme victime d'autres corps que le sien. A l'écran, le peintre offre non les corps mais leurs traces, leur ombre, leur image. Les progrès de son outil conduisent, de la saccade au mouvement, du noir à la couleur et au relief, du muet au sonore, vers un leurre sensoriel de plus en plus redoutable. Le signe est en passe d'être disqualifié par la sensation virtuelle. Le consentement de l'autre n'est plus ce désir complice, libre et continu. Il devient renoncement, abonnement, abandon pour un temps imparti par la machine.

Le narrateur disparaît, nous laissant seuls avec sa narration.

Et voici que nous réclamons à corps et à cris à nouveau sa présence.

En guise de réponse, de "l'histoire-dont-vous-êtes-le-héros", au CD multimédia et à la réalité virtuelle, l'ordinateur nous propose en échange l'illusion de conduire à sa place. Ce n'est pas de cette "interactivité" dont nous étions privés. Aucune démission du narrateur ne saurait nous consoler de ses absences. Ce n'est pas seulement de Jeux dont nous avons besoin, mais c'est aussi de cette sorte de Pain.

N'en déplaise à ceux, désespérés ou négligents, qui nous le feraient craindre, le narrateur ne nous quittera jamais longtemps : le narrateur est en chaque homme dès qu'il cesse d'être seul. Bientôt, re-enfantant la vie autant qu'il s'en nourrit, il s'éveille et s'élanche et fait tourner le monde.

Privée des rencontres humaines où jaillit sa parole, la vie resterait-elle encore pour nous un souffle, un feu, une rivière ?

Extrait de "Conter, un art ?" - Editions du Jardin des Mots - www.lejardindesmots.fr

En ouvrant les Etats généraux du film documentaire cette année, Jean-Marie Barbe remarquait que 70% des films programmés à Lussas n'étaient pas produits par une chaîne de télévision du premier cercle de diffusion, alors qu'il y a 20 ans, à la création de la manifestation, les chiffres s'inversaient. C'est donc ailleurs que le documentaire de création rencontre ses publics : dans des festivals, des salles de cinéma et des bibliothèques.

Le Mois du Film Documentaire participe de ce dynamisme. Depuis sa première édition, en 2000, le nombre de participants à la manifestation a triplé. Et pour plus de 1000 bibliothèques, salles de cinéma, centres culturels français ou étrangers et établissements scolaires, le Mois du Film Documentaire n'est plus l'unique moment de programmation de cet "autre cinéma". Près de la moitié des programmeurs déclarent mener des actions en faveur du cinéma documentaire tout au long de l'année.

L'édition 2008 a rassemblé près de 120 000 spectateurs en France et à l'étranger. Souvent la projection n'a pas moins d'importance que le lien social qu'elle permet de tisser. Multiplier les lieux de programmation, c'est multiplier les espaces de parole et de réflexion citoyenne. C'est aussi permettre le croisement des publics. De plus en plus de bibliothèques déclarent se rapprocher de la salle de cinéma de leur ville, pour élargir la diffusion des œuvres. L'équilibre se tisse ainsi entre la salle, écrin pour le film, qui entretient un "désir" de cinéma, et la bibliothèque, qui permet d'aller plus loin dans la découverte et la connaissance des œuvres. D'ailleurs, les bibliothèques constatent une hausse des prêts des films documentaires à la suite des projections, montrant ainsi l'importance de la manifestation pour la valorisation des collections.

Mais la réussite la plus importante du Mois du Film Documentaire est sans aucun doute d'avoir su fédérer un réseau de professionnels de l'image. Depuis plusieurs années, des coordinations se sont en effet, mises spontanément en place dans de nombreuses régions françaises. Elles permettent d'irriguer encore plus finement les territoires. Elles créent des liens entre les professionnels et favorisent les partenariats entre les cinémas et les bibliothèques. Grâce à elles, souvent, la production régionale trouve sa place dans les programmations et permet de rapprocher les publics des créateurs.

Ce mois de novembre, le Mois du Film Documentaire ouvre sa dixième édition. L'association Images en Bibliothèques coordonne cette manifestation en mettant à la disposition des programmeurs du matériel de communication, en éditorialisant un site Internet et en participant aux frais de déplacement et d'hébergement des réalisateurs accompagnant les projections de leurs films.

Cette manifestation s'est imposée dans le paysage culturel français en élargissant ses territoires et ses publics. Quatre nouvelles coordinations régionales, parmi lesquelles celle de Midi-Pyrénées, lui permettront de poursuivre son maillage du territoire pour offrir à un public toujours plus curieux des programmations riches et ambitieuses témoignant de l'engagement des acteurs de la diffusion culturelle cinématographique.

Estelle Caron
Présidente d'Images en Bibliothèques
ib@imagenbib.com

En Midi-Pyrénées : plus de 30 partenaires et 60 rendez-vous

Les médiathèques, aux côtés d'autres structures, donnent accès au patrimoine cinématographique, font découvrir des films ou des genres trop méconnus, contribuent au développement du regard critique et exigent des spectateurs, y compris celui du jeune public. Elles proposent une offre large : films de fiction, documentaires, courts-métrages, films d'animation mais aussi ouvrages de référence sur le cinéma, monographies et revues.

Depuis 2006, le Centre Régional des Lettres (CRL) coordonne et anime plusieurs réunions régionales par an, temps de réflexion et d'échange autour des problématiques spécifiques au métier des vidéothécaires confrontés, à l'heure du numérique, aux évolutions rapides des supports et au développement de l'offre de services au public.

Pour renforcer cette dynamique à l'œuvre en Midi-Pyrénées, le CRL assure, à partir de 2009, la coordination régionale du Mois du Film Documentaire. Coordonner en région cet événement national, c'est fédérer plusieurs réseaux en conjuguant des logiques professionnelles différentes pour proposer au public sur une période donnée – le mois de novembre – une programmation riche et diversifiée.

En 2009, plusieurs médiathèques partenaires donnent un coup de projecteur sur la production régionale et sa vitalité. Le public est invité à découvrir des films documentaires issus d'une sélection établie par l'APIAMP* puis à dialoguer à l'issue des séances avec les réalisateurs**.

Le documentaire de création interroge et donne à voir le monde comme il va (et ne va pas). Le Mois du Film Documentaire est une belle occasion de partager des regards singuliers sur les aspects rugueux, tragiques, lumineux, subtils ou étonnants du réel.

Rendez-vous littéraires

De novembre 2009 à janvier 2010

NOVEMBRE

7 ET 8 NOVEMBRE

Salon du livre de Sorèze (31) - Association pour le développement des activités culturelles de Sorèze
Tél. : 05.63.74.16.28
tourisme@ville-soreze.fr
www.ville-soreze.fr

8 NOVEMBRE

Fête littéraire et artistique à Eauze (32) - Cercle d'initiatives d'expression littéraire et artistique
Tél. : 05.62.09.87.16

DU 13 AU 15 NOVEMBRE

"Lectures d'Espagne et d'exils" dans le cadre du cycle d'automne des "4 saisons de Lire à Figeac" (46) - Association Lire à Figeac et la Bibliothèque municipale de Figeac
Tél. : 05.65.34.66.77
figeac.bibliotheque@wanadoo.fr

14 ET 15 NOVEMBRE

Vivons Livres ! Salon du Livre Midi-Pyrénées à Toulouse (31) - Région Midi-Pyrénées et le Centre Régional des Lettres
Tél. : 05.34.44.50.20
crlpyren@crl.midipyrenees.fr

DU 20 AU 22 NOVEMBRE

Festival BD à Colomiers (31) - Ville de Colomiers - Direction des affaires culturelles
Tél. 05.61.15.23.82
www.bdcolomiers.com

DU 21 AU 22 NOVEMBRE

Le 1er Salon du livre et de la culture maçonniques de Toulouse (31) - L'Institut Toulousain d'Etudes Maçonniques
www.item-fm.org

DU 23 NOVEMBRE AU 6 DECEMBRE

Festival "Lettres d'automne" autour de Sylvie Germain à Montauban et dans le Tarn-et-Garonne (82) - Association Confluences
Tél. : 05.63.63.57.62
contact@confluences.org
www.confluences.org

DU 24 AU 29 NOVEMBRE

Salon du livre à Saint-Lys (31) - Service Culturel - Mairie de Saint-Lys et l'Association Autour des Lettres
Tél. : 05.62.23.76.05
a.fernandez@ville-saint-lys.fr
www.ville-saint-lys.fr

29 NOVEMBRE

Foire aux livres à Castanet-Tolosan (31) - Association Le Lecteur du Val
Tél. : 05.61.00.51.16
biblios@lecteurduval.org
www.lecteurduval.org

DU 30 NOVEMBRE AU 4 DECEMBRE

Festival "Je, tu, il conte..." à Castres (81) - Service Enfance Jeunesse - Ville de Castres
Tél. 05.63.62.40.17
r.ferre@ville-castre.fr

DECEMBRE

1^{er} DECEMBRE

Fête régionale de l'écriture et de l'expression à Toulouse (31) - CLAP Midi-Pyrénées
Tél. 05.62.27.50.48
clap@clapmp.com
www.clapmp.com

DU 3 AU 5 DECEMBRE

Salon du livre de jeunesse à Beaumont-de-Lomagne (82) - Association socio-culturelle et la Médiathèque de Beaumont-de-Lomagne
Tél. : 05.63.65.22.02
ou 05.63.65.30.56
asc.beaumont@wanadoo.fr
www.beaumont-de-lomagne.fr

DU 3 AU 6 DECEMBRE

"Festi-Livres" Salon de littérature enfantine et de la jeunesse sur le thème "Au temps des châteaux forts" à Riscle (32) - Association Festi-Livres
Tél. : 05 62 69 98 58 et 06 87 80 32 54
Festi-Livres@wanadoo.fr
jeanlumeau@wanadoo.fr

DU 3 AU 13 DECEMBRE

Festival itinérant "Contes en hiver" (65) - Fédération des Œuvres Laïques des Hautes-Pyrénées
Tél. 05.62.44.50.53
ma.drean@fol65.fr
http://fol65.free.fr

12 DECEMBRE

Festival jeunesse "LILILALU" à Rabastens (81) - La Presse à Réaction
Tél. 05.63.40.16.89
lapresseareaction@hotmail.fr
www.festival-lililalu.blogspot.com

JANVIER

DU 16 JANVIER AU 12 FEVRIER

Festival itinérant "Alors... Raconte !" (82) - Association Les Amis de la Médiathèque du Tarn-et-Garonne
Tél. 05.63.03.67.25
www.cg82.fr

17 JANVIER

Salon du livre d'hiver à Montgiscard (31) - Association Livre d'Hiver
ph.leroyer@gmail.com

23 JANVIER

13^{ème} journée d'hiver de l'histoire locale à Mirepoix (09) "Hommage aux Pyrénées" - Association Salon du livre d'histoire locale de Mirepoix
Tél. 05.61.68.83.76
martine.rouche@neuf.fr

DU 29 AU 31 JANVIER

Festival du Livre de Jeunesse Midi-Pyrénées "Voyages autour des contes" à Saint-Orens-de-Gameville (31) - Association Festival du Livre de Jeunesse
La journée du 29 est consacrée aux professionnels et aux scolaires.
Tél. 05.34.63.98.83
festival.jeunesse@free.fr
http://association.flj.free.fr

VIVONS LIVRES ! 2009

Organisé par la Région Midi-Pyrénées et le Centre Régional des Lettres en partenariat avec la Mairie de Toulouse, le Salon du Livre Midi-Pyrénées Vivons Livres ! aura lieu les samedi 14 et dimanche 15 novembre à Toulouse, au Centre de Congrès Pierre Baudis.



© DR

Avec France Culture comme partenaire media, l'édition 2009 prend de l'ampleur : 70 éditeurs présents, une programmation aux multiples facettes autour de plusieurs thématiques, pour tous les publics,

- "L'Histoire en débat", à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de la naissance de Jean Jaurès (émission spéciale de "L'Esprit Public" de Philippe Meyer), du 70^{ème} anniversaire de la Retirada et des 20 ans de la chute du Mur de Berlin ;
- Une ouverture internationale forte avec un invité d'honneur, le grand écrivain britannique John Berger, et des partenariats avec l'Institut Cervantes, le Goethe Institut et le CNL (invitations d'Andrés Trapiello, Richard White, etc.) ;
- Une ouverture sur les autres arts autour de "Littérature et cinéma" (Pascal Dessaint, Arnaud et Jean-Marie Larrieu), "Littérature et arts visuels" (Juan Manuel Bonet, Patrick Mauriès) et "Littérature et musique" ;
- En parallèle, un coup de projecteur sera porté sur la rentrée littéraire (Laurent Mauvignier, Alain Monnier, Fabienne Ferrère, Hélène Duffau, etc.).

Des spectacles, des ateliers, des rencontres jeunesse (Nathalie Novi, Jean-Claude Mourlevat) et bien d'autres surprises sont au programme !

L'Association des Libraires Indépendants en Midi-Pyrénées assurera, comme en 2008, la vente des livres pour les éditeurs hors région et organisera des signatures.

Entrée gratuite – Horaires :

Samedi : 10h-20h / Dimanche : 10h-19h30

TOULOUSE A ENFIN SON SALON DÉDIÉ AU POLAR !

Du 9 au 11 octobre 2009 a eu lieu le 1^{er} Salon des Littératures Noires et Policières de Toulouse organisé par la jeune association Toulouse Polars du Sud. Pour les professionnels du livre et les lecteurs passionnés membres de cette association, ce salon est un aboutissement : il couronne leur ambition de promouvoir la littérature policière en la débarrassant de son étiquette de "sous-genre" littéraire. Francisco Gonzalez Ledesma, Didier Daeninckx et François Guérif étaient les invités phares du salon qui a affiché sa dimension internationale en mettant l'Espagne à l'honneur.

Pour plus d'informations :

<http://toulouse.polars.du.sud.over-blog.com>

LETTRES D'AUTOMNE 2009

Du 23 novembre au 6 décembre 2009 se tiendra, à Montauban et dans différents lieux culturels du Tarn-et-Garonne et de la région Midi-Pyrénées, le 19^{ème} festival Lettres d'automne organisé par l'Association Confluences. L'invitée d'honneur de cette édition est Sylvie Germain. Figure emblématique de la littérature française contemporaine, avec une œuvre abondante traduite en une vingtaine de langues, Sylvie Germain nous donnera à voir, à entendre et à partager son univers littéraire et artistique en conviant autour d'elle à cette occasion des écrivains, artistes, peintres, photographes, musiciens et comédiens qui lui sont chers. Parmi eux : Nancy Huston, Christian Bobin, Richard Texier, Catherine Chalier, Françoise Henry, Jean-Paul Dessy, Pierre Cahné, Alette Armel... De nombreux auteurs et illustrateurs, populaires auprès du jeune public, des scolaires et des étudiants,

participeront également à la manifestation. Citons : David Dumortier, Erik Poulet Rency, Nathalie Novi, Kitty Crowther, Hubert Ben Kemoun, Timothée de Fombelle, Jean-Philippe Arrou-Vignod, Irène Cohen Janca, Maurizio Quarello, Aurélia Fronty, Ilya Green, Sacha Poliakova... Pour rapprocher la littérature de tous les publics, des animations très diverses seront également proposées : des ateliers d'écriture ou de lecture à voix haute, du théâtre de rue, mais aussi des interventions littéraires auprès des seniors, dans les maisons de quartier, etc.

Pour plus d'informations :

<http://www.confluences.org/>

Nous vous informons, informez-nous !

Professionnels du livre et de la lecture, pensez à nous communiquer votre actualité et tout changement de coordonnées...

Tél. : 05.34.44.50.23
v.franques@crl-midipyrenees.fr

Monsieur Toussaint Louverture : des défis à relever et à partager



© Zaima Abirached & Monsieur Toussaint Louverture
Livre du chevalier Zifar

Monsieur Toussaint Louverture a vu le jour fin 2004, après une année de maturation et sur les cendres d'un projet mort-né de magazine littéraire, satirique et potache (dans la lignée de *Bizarre*, *Le Rive* et de *Punch*, mais en plus pop). Fondée par Dominique Bordes, qui lui consacre bénévolement son temps libre, la structure fonctionne grâce à un nuage de participants de bonne volonté, et emploie depuis deux ans une assistante polyvalente.

La maison d'édition est *simple*ment littéraire, mais s'efforce de ne pas se confiner à un genre en particulier ; qu'elles soient d'auteurs vivants ou morts, française ou américaine, fantastique ou drôle, toutes les littératures nous intéressent. Notre ligne éditoriale est notre pire ennemie, difficile à créer

et à contrôler, impossible à expliquer : nous avons tellement d'envies de publication (de la littérature merveilleuse, étrangère, des livres drôles, de la littérature française) qu'il est compliqué de les résumer en une ligne. Monsieur Toussaint Louverture est la solution à ce problème : héberger des livres totalement différents les uns des autres. Cependant, tous les choix de publication sont les fruits de la réflexion menée au départ et des idées insufflées à l'origine. Monsieur Toussaint Louverture n'avait pas encore les livres, mais nous savions ce que nous voulions publier (par exemple, des ouvrages collectifs, des ouvrages amples n'ayant pu voir le jour ailleurs, de beaux livres), ce qui explique une part de notre relative lenteur, et également, pourquoi nous passons un temps fou à choisir quel livre publier. Les livres se succèdent, tous très différents les uns des autres, mais finalement s'inscrivant avec beauté dans nos intentions.

Intentions que l'on évoque très souvent dans nos livres, sous forme d'adresses aux lecteurs. Nous ne sommes pas les seuls à faire ça : on trouvait déjà toutes sortes d'informations dans les ouvrages du Club des livres, que nous aimons beaucoup. Nous avons juste poussé le procédé, car d'une part, nous sommes très bavards, et, d'autre part, nous sommes comme tous les éditeurs, nous avons toujours souhaité créer une relation particulière avec les lecteurs, une relation de confiance entre eux et nous (autre que la relation auteurs-lecteurs). Quelque chose qui permettrait éventuellement de dépasser l'éclectisme de notre catalogue. Pour ce faire, nous utilisons toutes sortes de procédés : nous avons fait des préfaces, même pour les livres qui n'en nécessitaient pas ; des *errata* qui n'en

pas ; nous insérons des messages dans les livres ; ou encore, nous donnons des informations techniques aux lecteurs pour leur montrer que derrière les livres, il y a une recherche poussée, une passion du détail et de l'édition qui nécessitent des mois de travail et qui ne sauraient s'affranchir d'un éditeur. En partageant ces informations avec les lecteurs, nous essayons de leur donner une position un peu différente vis-à-vis du livre qu'ils ont entre les mains, et de valoriser le plus possible le texte lui-même.

Nous nous diffusons nous-mêmes, car au départ du projet, il n'y a pas de *business plan* et de compte de résultat ; il y a des idées, des avis et surtout l'envie de créer un outil qui permettrait à son tour de produire des livres qui ne verraient pas forcément le jour ailleurs... la contrepartie de cette liberté est que l'on se ferme les portes d'une diffusion professionnelle. Partant de ce constat, nous avons décidé de faire preuve d'un sérieux exemplaire dans cette démarche autonome. Notre manière de nous diffuser repose depuis le départ sur la croyance en l'aspect problématique et dégradant du système de l'office pour l'économie et la vie du livre. Il n'y a rien de plus complexe et fragile que le lien d'un éditeur à un libraire, et il nous est toujours apparu illogique de déléguer une relation aussi délicate, mixte de partage et de retenue, de commerce et de dialogue, de souplesse et de dureté, de passion et de frustration, à quelqu'un d'autre. S'auto-diffuser est d'une infinie difficulté et possède des limites incontestables (qui induisent un modèle économique spécifique). Cependant, ce n'est pas le côté laborieux de la tâche qui pose problème, mais plutôt la connotation



Remarquable, n'est-ce pas ?
© Gluyas Williams

négative attachée à ce mode de diffusion. Pourtant cela offre énormément d'avantages, dont le contrôle de la remise faite aux libraires, ainsi que des conditions de paiement que nous pouvons facilement augmenter et assouplir.

Cette autonomie nous permet de nous lancer dans l'édition de livres impensables ailleurs. Parmi les projets que nous avons menés à bien, nous sommes particulièrement attachés à *Brûlons tous ces punks pour l'amour des elfes*, recueil de nouvelles de Julien Campredon. Ce livre est le résultat d'un long travail d'échange, de réécriture et d'une confiance réciproque avec un auteur original et prêt à sacrifier beaucoup pour l'écriture. Nous avons publié deux versions de ce livre, qui rencontre un public grandissant.

Perdus/Trouvés, anthologie de littérature oubliée qui est une malle aux trésors, remplie de pépites littéraires passées à la trappe de l'Histoire, est emblématique de nos valeurs de travail éditorial sur le long terme (trois années), d'ouverture (nous avons choisi d'offrir à un autre éditeur de co-piloter ce projet) et de créativité (nous avons fait appel à de jeunes écrivains pour présenter les auteurs oubliés).

Et enfin, le projet qui nous occupe depuis quelques années, l'un des premiers romans de chevalerie conservé, écrit en castillan et datant du XIV^e siècle. Nous aimons dire, pour l'anecdote, que nous publions le *Livre du chevalier Zifar* pour de mauvaises raisons, qui sont : que la première fois, fin 2006, où nous avons entendu parler de la malédiction du chevalier Zifar – tous les dix jours son cheval meurt – cela nous a fait sourire, nous faisant penser qu'il n'y avait pas de procédé



© Roberto Valurto, De Re millari
Perdus/Trouvés

plus littéraire que celui-ci ; une autre mauvaise raison : c'est un défi de faire lire aujourd'hui un roman de chevalerie ; c'est aussi un défi éditorial de l'essayer de faire une édition totale d'un livre qui puisse plaire autant à un large public qu'aux passionnés et aux spécialistes ; enfin, c'est un problème économique très complexe à gérer, dont le financement s'étend sur plusieurs années – bref, tout ce qu'un éditeur aime. Au final, nous avons un texte étonnant et une perle du patrimoine littéraire européen, de l'humour et de la magnificence, des pièges diaboliques et des combats effroyables, une traduction rythmée et des illustrations magnifiques. Tout ce que nous aimons attendre d'un livre...

Dominique Bordes
Responsable des Editions
Monsieur Toussaint Louverture



© Philippe Lemaire
Brûlons tous ces punks pour l'amour des elfes

2009 : le 170^{ème} anniversaire de la création des Editions Privat

A l'occasion de son 170^{ème} anniversaire, la maison d'édition Privat a fait paraître en septembre 2009 un ouvrage de l'historien Claude Nières (Privat, Histoire d'une maison toulousaine) qui retrace l'aventure de l'éditeur de province dont la production a su rayonner nationalement.

Pour la petite histoire, c'est en 1839 qu'Edouard Privat, fils de menuisier et employé d'une imprimerie toulousaine, fonde avec son patron de l'époque la société Bon et Privat qui réunissait, comme cela se faisait naguère, les pôles de l'édition, de l'imprimerie, de la diffusion et de la librairie. Privat... Un nom qui, dans l'espace culturel méridional, puis national, est symbole de qualité, d'invention et de mémoire. Cette maison d'édition dont les spécialités sont depuis sa création l'histoire, le régionalisme et le patrimoine continue, 170 ans après sa fondation, à porter haut les couleurs de sa terre d'origine tout en s'ouvrant à de nouveaux champs comme, entre autres, la santé et les sports.

Le 20^{ème} anniversaire des Editions en braille du CTEB

Le CTEB (Centre de Transcription et d'Édition en Braille) fête cette année ses 20 ans. Fondée par des personnalités toulousaines et un groupe d'universitaires de la faculté des sciences, cette association à but non lucratif est composée d'une équipe de 9 salariés, dont des handicapés de la vue, auxquels s'ajoute une vingtaine de bénévoles. Son objectif est de faciliter l'accès des handicapés visuels à l'éducation, à la culture et à l'information, par l'édition en braille de livres, de relevés de comptes bancaires ou postaux et de documents

Le 100^{ème} livre de la collection "1001 BB" des Editions ères : un collectOR !

En mai dernier, les Editions ères (spécialisées dans les sciences humaines) ont fait paraître le 100^{ème} titre de la collection "1001 BB". Cette collection, dirigée par le pédopsychiatre Patrick Ben Soussan, est consacrée toute entière à ces mille et un bébés que nous sommes invités à rencontrer dans leur famille ou leurs différents lieux d'accueil et de soins. Pour ce numéro spécial, les Editions ères font événement en éditant un livre en or : Cent mots pour les bébés d'aujourd'hui. Ainsi se trouvent déclinés la périnatalité et la parentalité en un dictionnaire irraisonné et déraisonnable, à la Prévert ou à la Pérec, à travers des mots choisis par 100 bébés d'hier devenus aujourd'hui, entre autres, psys, pédiatres, obstétriciens, assistantes maternelles, philosophes ou encore écrivains.

divers, grâce à la gestion d'une imprimerie braille. Cette association est, entre autres, à l'origine d'un catalogue au rayonnement international composé de plus de 700 titres littéraires en braille intégral (lettre à lettre) et braille abrégé destinés aux enfants, adolescents et adultes. A l'occasion de cet anniversaire, le CTEB organisera un cocktail à la mairie de Toulouse le 5 novembre 2009 à partir de 16h30, salle Gervais.

Pour plus d'informations sur le CTEB : www.cteb.fr

Librairie en territoire rural

Rencontre avec Didier Bardy et Catherine Mitjana, fondateurs de la librairie tartinierie de Sarrant ouverte le 1^{er} juillet 2000.

Les Petits Papiers

La librairie Les Petits Papiers a ouvert ses portes cet été rue Dessolles, dans la ville haute d'Auch. Pascal Pradon et Marielle Dy, anciens libraires d'Ombres Blanches à Toulouse, se sont lancés ensemble dans l'aventure. Ayant en commun la même vision de leur métier, ils en défendent maintenant l'image dans la capitale du Gers avec une librairie généraliste indépendante de 60 m² où la production littéraire est mise à l'honneur.

La naissance de cette librairie permettra aux habitants d'Auch de profiter d'une plus grande diversité dans l'offre de livres. Par leurs conseils, leur engagement, leur façon de mettre les livres en valeur, Pascal Pradon et Marielle Dy se donnent pour mission de faire vivre un fonds de 6000 volumes au même titre que les nouveautés et de défendre une production éditoriale de qualité plutôt que de privilégier la quantité. Ils auront aussi à cœur de développer l'animation et les échanges libraires-lecteurs-auteurs en organisant régulièrement des rencontres.

Au programme : une rencontre le vendredi 6 novembre 2009 à partir de 18h avec Laurent Mauvignier qui présentera son nouveau roman, *Des hommes*, paru aux Editions de Minuit.

La création de notre librairie a constitué le prolongement d'un engagement personnel et social. L'un et l'autre, comme chargé de mission ou consultant, nous avons accompagné pendant plus de 20 ans la mise en place de projets de développement en milieu rural. A ce stade de notre vie professionnelle et personnelle, nous avons souhaité devenir acteurs de notre propre projet. Nous avons essayé d'appliquer par nous-mêmes nos principes et méthodes et "croiser rêve et réalité". Nos rêves ? Créer une librairie pour l'un, un lieu de rencontres pour l'autre. Ces deux aspirations se sont combinées pour donner naissance à un lieu de rencontres autour du livre en milieu rural.

Ce projet ne devait pas seulement satisfaire des désirs personnels mais répondre à un besoin social. Pour nous, faire vivre un lieu de rencontres autour du livre en milieu rural, c'est être convaincu que :

- Le livre constitue un outil d'émancipation et doit être accessible à tout individu ;
- Les personnes vivant dans ces territoires ont droit au même service de proximité, notamment culturel, que les personnes vivant en milieu urbain ;
- La richesse d'un projet provient à la fois d'une démarche individuelle et d'un processus collectif ;
- Un autre modèle économique est possible ;
- Un autre style de vie est envisageable.

Malheureusement, lors de la mise en place du projet, ces valeurs fondamentales ont été autant d'éléments jugés défavorables par l'ensemble des

partenaires culturels et économiques normalement attachés à la promotion du livre et de la lecture ainsi qu'au développement des petites entreprises en milieu rural.

Notre première action a été de trouver le lieu d'implantation. Notre recherche nous a conduit vers Sarrant, village de 300 habitants situé à moins d'une heure de Toulouse, Auch et Montauban, et doté d'un potentiel de développement basé sur une richesse architecturale et culturelle. Une année de travaux fut nécessaire pour réhabiliter un hangar au pied de l'église et en faire une librairie.

L'objectif initial étant de créer un espace de convivialité permettant de rendre le livre accessible au plus grand nombre, nous avons réuni dans le même espace la librairie et une tartinierie.

Les jours et horaires d'ouverture – en fin de semaine et pendant les vacances scolaires sur une amplitude horaire importante allant de 11 h à... l'heure de départ des noctambules ! – confortent la notion de refuge où l'on se pose pour des moments improbables et où l'on peut se laisser surprendre par un livre, un titre, un auteur ou une rencontre.

L'évolution de la librairie s'est faite dans le respect du concept initial et d'une règle de prudence s'appuyant sur les éléments suivants :

- Le respect du contexte gersois de l'économie du livre ;
- Une pluriactivité au début, puis l'abandon progressif de nos autres activités salariées pour un investissement plus important dans le métier de libraire ;

- L'évolution quantitative du fonds d'ouvrages d'environ 3500 titres en 2000 jusqu'à 15 000 titres en 2009, avec le développement du secteur des livres professionnels ;
- La mise en place progressive des projets.

Par sa volonté d'offrir un lieu le plus ouvert possible, la librairie se démarque en pouvant accueillir des publics souvent éloignés du livre : ruraux, urbains, groupes de jeunes ou de personnes âgées, personnes en parcours d'insertion, personnes handicapées, etc. A ce jour, la librairie est fréquentée pour un tiers par une population locale vivant à une vingtaine de minutes de la librairie.

Considérant le livre comme le meilleur outil pour favoriser l'émancipation des individus et permettre le développement de leur sens critique, la librairie se mobilise à l'extérieur de ses murs lors d'actions partenariales correspondant à cet engagement (manifestations, prix littéraires, etc.). Elle le fait aussi en organisant en interne des rencontres thématiques.

Son ambition se manifeste dans l'ensemble des champs éditoriaux (littérature adulte, jeunesse, sciences humaines, etc.) tout comme dans les maisons d'édition que nous choisissons de mettre à l'honneur lors du "Mois de l'éditeur" régulièrement organisé dans notre librairie depuis 2004.

Nous nous impliquons aussi dans la vie du territoire en organisant des moments de réflexion collective : les rencontres "Lecture lien social et développement local". De plus

notre librairie s'associe à des projets locaux et intervient sur le Pays Portes de Gascogne.

Les défaillances inhérentes au modèle économique du livre (délais de livraison, coût du transport, etc.) sont plus criantes encore en milieu rural et exigent des choix de gestion tenant compte de ce phénomène.

Notre librairie se revendique de l'économie sociale et solidaire en regroupant des activités marchandes et non marchandes. L'économie reste au service du projet pour assurer la pérennité des objectifs "politiques".

Cela se traduit par des prix accessibles au plus grand nombre pour les produits alimentaires, l'offre d'animations hebdomadaires gratuites, le renforcement du lien avec les éditeurs et l'acceptation d'une rotation faible du fonds de livres. Ce dernier point implique des choix de gestion permettant aux livres de prendre le temps de rencontrer leurs lecteurs.

En nous appuyant sur nos réseaux, notre expérience de libraires de bientôt 10 ans et conformément à une analyse des résultats de notre étude de faisabilité et des retours sur les rencontres "Lecture lien social et développement local", il nous apparaît de plus en plus indispensable d'associer le livre à des moments de réflexion autour des thématiques qui nous sont chères. Ce constat s'est traduit par le développement du fonds de livres professionnels afin de permettre aux intervenants des champs du développement, du social et de la formation d'approfondir leurs connaissances pour améliorer leurs pratiques.

A ce titre, le partenariat avec les Editions érès nous semble pertinent et révélateur de la possibilité d'associer le livre à la réflexion sur ces thèmes lors de rencontres en librairie ou dans des lieux professionnels. Ces rencontres ont justifié d'autant plus l'installation du fonds érès dans la librairie mais ont aussi permis à des professionnels de confronter leurs pratiques et de bénéficier de l'intervention d'un auteur spécialiste de leur champ d'action.

Cette évolution nous conduit naturellement à traduire l'investissement réalisé lors des interventions liées au développement local dans la mise en place d'un site (www.lalibrairiedesterritoires.org).

Cette démarche apporte un véritable service à l'ensemble du territoire en lui faisant profiter de nos réseaux, rencontres, informations, ouvertures vers l'extérieur et sur d'autres pratiques de processus territoriaux.

Lors de l'inauguration en 2000, nous avons paraphrasé Edgar Poe qui écrivait "j'offre ce livre à tous ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme les seules réalités", en dédiant cette citation à notre lieu. Notre existence a ouvert le champ du possible pour d'autres créations.

Notre librairie est le reflet de notre engagement. Nous l'avons créée dans le prolongement de notre militantisme pour le développement local. Il n'est donc pas neutre de constater que, 10 ans plus tard, l'augmentation du fonds de la librairie concerne principalement les ouvrages relevant de ce champ éditorial.

Notre librairie se veut au service du territoire tout en défendant nos valeurs personnelles et professionnelles.

Didier Bardy et Catherine Mitjana
Responsables de la librairie
tartinierie de Sarrant (32)
<http://www.lires.org/>

Une nouvelle présidente pour l'Associations des Libraires Indépendants en Midi-Pyrénées :

Michèle Capdequi, directrice de la librairie La Préface à Colomiers (Haute-Garonne) a pris cet été la présidence de l'Association des Libraires Indépendants en Midi-Pyrénées en remplacement de Michel Grossin (Librairie Noir sur Blanc à Gaillac). L'association, créée en mars 2006, a également un nouveau vice-président, Benoît Bougerol, qui dirige La Maison du Livre à Rodez et préside au niveau national le Syndicat de la librairie française (SLF). Il succède à Nestor Guillot (Librairie Guillot à Albi) lequel demeure au bureau en tant que trésorier.

L'ALIMP poursuivra et amplifiera avec son nouveau conseil d'administration les orientations posées en 2006 : assurer la représentation de la librairie indépendante régionale vis-à-vis des pouvoirs publics et des autres interlocuteurs institutionnels ; affirmer la position d'acteur culturel et économique de la librairie indépendante ; défendre et promouvoir le prix unique du livre ; enfin, favoriser la mutualisation des réflexions et des actions sur les questions intéressant la profession. Dans le contexte actuel, l'ALIMP portera aussi une attention toute particulière aux enjeux liés à l'exonération de la taxe professionnelle et à la mutation du métier de libraire face au numérique. Elle sera aussi force de proposition pour renforcer la formation des libraires en Midi-Pyrénées.

© Conrado Pineda



© Conrado Pineda

Université Paul Sabatier : une nouvelle bibliothèque des Sciences

Nouvel espace, nouvelles ambitions

La Bibliothèque Universitaire des Sciences de l'Université Toulouse 3 - Paul Sabatier vit actuellement une rénovation complète de ses locaux et de son mode de fonctionnement. Ce projet comprend deux phases (une extension achevée et une rénovation en cours) et devrait se conclure en 2010. Contemporain des débuts du campus universitaire scientifique de Rangueil, le bâtiment initial construit à la fin des années soixante n'était plus adapté à l'évolution démographique étudiante : locaux exigus, vétustes, conçus pour accueillir un public numériquement bien moins important et différent de celui d'aujourd'hui. Bref, sa rénovation devenait indispensable.

Au-delà d'une opération matérielle, cette reconstruction fut aussi l'occasion de revoir la conception du fonctionnement de la BU et de son offre de services, s'appuyant d'une part sur l'évolution constatée du public au fil du temps et d'autre part sur le plan du ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche initié en 2007 dit "d'Aide à la réussite en Licence".

En effet, le développement significatif de la documentation électronique accessible en ligne a conduit à une fréquentation moindre de la BU par les enseignants-chercheurs et étudiants de 3e cycle, mais à un maintien, voire à un accroissement, de la présence des étudiants des cycles Licence (L) et Master (M).

Par ailleurs, le plan "d'Aide à la réussite en Licence" fait le constat de la

nécessité de mettre à la disposition des étudiants de premier cycle les outils et les moyens indispensables pour juguler le taux d'échec trop important actuellement au cours des premières années à l'université.

La BU des Sciences, dans le cadre de sa reconstruction, a donc conçu un projet qui la place au cœur du plan "d'Aide à la réussite en Licence" grâce à une offre de services à destination des étudiants de sciences et de STAPS⁽¹⁾, soit un public potentiel de 14 000 étudiants dont 60% inscrits en Licence.

Ce projet fait d'elle d'une part un outil au service de la pédagogie, d'autre part une cheville ouvrière dans le dispositif en relayant et approfondissant l'action de ses différents partenaires, en proposant aux étudiants un lieu et des conditions optimales pour le travail personnel, et en devenant un lieu de vie et de convivialité culturelle sur le modèle de la médiathèque.

Le soutien à la pédagogie passe par une politique documentaire adaptée et concertée, par un dispositif de formation des utilisateurs prenant appui sur des espaces prévus à cet effet (salles de formation équipées, salles de travail en groupe). L'aide à la réussite repose sur le souhait de faciliter l'usage de l'informatique (accès large à Internet par le Wifi ou le réseau filaire, salle informatique de 60 postes, projet de prêt d'ordinateurs portables), de favoriser l'intégration dans le monde du travail (création d'un espace d'auto apprentissage en langues, d'un espace emploi-entreprises), de permettre l'ouverture à la culture (salle d'actualité, salle de culture générale, politique d'animation culturelle).

Les partenaires se trouvent au niveau de l'université (enseignants, UFR, Service Commun Universitaire d'Information et d'Orientation, Service Universitaire de Pédagogie, service culture) mais aussi de la ville de Toulouse (Médiathèque José Cabanis).

A mi-chemin de l'achèvement de la reconstruction qui permettra de mettre en place et de développer tous les services prévus dans ce projet, les étudiants se sont déjà appropriés les nouveaux espaces disponibles, notamment celui dédié à la culture générale, avec aisance et fluidité. La livraison du bâtiment complet permettra également de faire bientôt un bilan sur la pertinence de l'orientation donnée à ce projet de bibliothèque.

Sabine Naegelen
Conservateur de bibliothèque
Responsable de la BU Sciences

Infos pratiques :

**Horaires d'ouverture
de la BU Sciences :**
Du lundi au vendredi 8h30-19h
Samedi 9h-13h

*L'accès à la BU et la consultation sur place sont libres et gratuits.
Seul l'emprunt des documents et la consultation des ressources informatiques et numériques sont soumis à inscription.*

**Pour tout renseignement
complémentaire :**
<http://www.scd.ups-tlse.fr>



© Hervé Abbadie 2009

© Hervé Abbadie 2009

Des architectes à l'écoute

Le projet

Le projet consiste en l'extension et la restructuration de la bibliothèque située sur le campus de l'Université Paul Sabatier de Toulouse.

Le bâtiment original construit par E.F. Chabanne en 1965, abritant notamment les magasins sur 8 niveaux, est entièrement restructuré.

L'extension, destinée à l'accueil du public et à la consultation des ouvrages en libre-service, vient en continuité des salles de consultation existantes. La capacité d'accueil augmente de 480 à 939 places.

Concept

Le nouveau bâtiment, en forme de boîte rectangulaire dont le volume supérieur en béton apparaît comme soulevé au-dessus du rez-de-chaussée entièrement vitré, s'inscrit dans la trame orthogonale du campus. Il est organisé autour d'un vide central éclairé par des sheds qui évitent l'ensoleillement direct.

Le décollement ouvre le bâtiment sur le campus, facilite l'accès aux collections.

La particularité du projet réside dans le traitement des façades, en béton photogravé, qui fait apparaître des images en fonction de l'intensité lumineuse et du positionnement de l'observateur par rapport au bâtiment.

Le procédé consiste à placer en fond de coffrage une mousse néoprène qui fait apparaître des rainurages en négatif. La graduation chromatique du panneau béton est liée à l'ombre projetée dans la gravure plus ou moins importante, d'où sa perception en fonction de la lumière.

Les images puisées dans la culture scientifique (Paul Sabatier, Marie Curie, Louis Pasteur, la fusée Ariane, etc.) symbolisent les différents secteurs d'activités de l'université. Elles permettent la lisibilité immédiate de la fonction documentaire et culturelle du bâtiment. Par ailleurs elles offrent à l'université un élément "signal".

Ambiances

Les espaces sont peu cloisonnés pour une meilleure orientation, communication et contrôle des étudiants. Le principe de cloisonnement vitré est retenu pour une meilleure isolation acoustique dans des secteurs où s'exerce une activité bruyante : accueil, salle informatique, les salles de travail en groupe, reproduction, les bureaux accessibles au public.

L'acoustique sera aussi traitée par le sol (tapis aiguilleté) et par le plafond au moyen d'un flocage absorbant dans le plénum.

L'éclairage naturel est favorisé tout en évitant l'ensoleillement direct. Pour les espaces de consultation, les appareils d'éclairage artificiel (tout comme les centrales de traitement d'air) sont dissimulés derrière la "résille de métal déployé" du faux plafond.

Modularité

Le bâtiment neuf est tramé pour une plus grande modularité des espaces :

Il est constitué d'une structure poteaux poutre en béton et d'un remplissage par des châssis vitrés modulaires.

En dehors du hall d'accueil qui se développe sur 2 niveaux, les plateaux ont une hauteur libre constante qui peut s'adapter à un espace de consultation ou à un espace de bureau au gré des aménagements de l'exploitant.

Notice de la société
Architecte S.C.P. ESPAGNO
& MILANI Architectes



© Hervé Abbadie 2009



© Hervé Abbadie 2009



© Hervé Abbadie 2009

1/ Sciences et Techniques
des Activités Physiques
et Sportives

Compte-rendu du 38^{ème} congrès Liber

Du 30 juin au 3 juillet 2009, l'Université Toulouse 1 Capitole a accueilli le 38^{ème} congrès Liber (Ligue des bibliothèques européennes de recherche). Organisée conjointement par le PRES/Université de Toulouse et l'Université Toulouse 1, cette conférence a réuni plus de 320 participants – un record – autour de "master classes", d'ateliers, de présentations commerciales, d'une exposition professionnelle et de séances plénières sur le thème "coopérer pour innover". Pour la première fois, ce congrès habituellement anglophone bénéficiait d'une traduction simultanée français-anglais et l'intégralité des séances plénières a été filmée et peut être visionnée sur le site canal2.

Les thèmes abordés étaient la bibliothèque dans son environnement politique et technique, le rôle des bibliothèques dans "l'e-science", les nouvelles compétences des bibliothécaires, la bibliothèque comme espace et les services aux utilisateurs en terme d'apprentissage. On ne peut citer toutes les communications mais parmi les exemples de coopération présentés pendant la conférence, on retiendra : un exposé de François Cavalier, directeur de la bibliothèque de Sciences Po, concernant le portail d'archives ouvertes NEEO sur la recherche en sciences économiques, projet réunissant 21 bibliothèques universitaires européennes ; ou encore une réflexion, présentée par Toby Benton de Sconul, sur la nécessaire harmonisation du droit d'auteur en Europe au moment où les bibliothèques numériques étoffent leur offre et étendent leurs partenariats.

Enfin, cette conférence marque aussi un tournant pour Liber dans sa gouvernance et une réflexion s'est engagée sur les priorités pour les années à venir. Lors des ateliers, les congressistes ont débattu notamment des projets européens de numérisation, des liens avec la commission européenne, de la préservation des collections, et du management et des ressources humaines.

Le renouvellement des divisions offre une occasion aux collègues français d'être davantage présents à Liber. En 2010, les congressistes se retrouveront à Aarhus (Danemark).

Pour voir (et revoir) Liber 2009 : <http://www.canal2.tv>

Michel Fraysse
Adjoint au directeur du SCD
de l'Université Toulouse 1 Capitole

Marc Fauroux

Paradis-Eprouvette : l'inventivité au service des mots

La compagnie de lecture à voix haute Paradis-Eprouvette, située à Colomiers (31), met en scène le livre avec beaucoup d'invention et d'originalité. Autant de pistes pour une médiation livre-futur-lecteur réussie !

"En réalité, chaque lecteur quand il lit est le propre lecteur de soi-même."

Marcel Proust.

J'ai mal appris à lire. Oui, j'étais un mauvais élève (cordonnier mal chaussé, mon père instituteur apprenait ça très bien... aux fils des autres !). C'est le théâtre qui m'a fait passer d'un registre de langue pauvre et quotidien à la langue de Molière que je comprenais oralement assez bien à sept ou huit ans. Chaque mercredi, je parlais un français du dix-septième répété en école de théâtre, sans pour ma part avoir jamais lu un livre ! Alors vous comprenez que j'ai souri quand France Inter m'a annoncé ma participation au jury du Livre Inter en 2007.

Aujourd'hui, j'imagine d'excentriques "machines à lire" qui vont à la rencontre de futurs lecteurs, sur tous types de terrains, médiathèques, théâtres, mais aussi dans la rue, les marchés de plein vent, les bistros. Il y a : ces lampes d'architectes géantes qui éclairent nos lectures-spectacles ; les "Bons tuyaux" une belle machine roulante, vélo farfelu équipé de lance-mots ; les boîtes à poèmes qui offrent une révélation poétique durant

une minute à un auditeur souvent médusé. La raison de toutes ces inventions et dispositifs ? C'est chez moi une forme d'engagement artistique complet : je veux faire partager mon bonheur, ma belle découverte, ma rencontre avec le livre et la lecture au plus grand nombre.

Se mettre ainsi au service de la littérature, pour un acteur, est aussi un défi qui passe par du travail. Je m'intéresse à l'actualité du livre en lisant chaque mois six à huit romans, principalement français, avec une curiosité pour les jeunes auteurs. Je me suis créé une famille de gens dont j'attends... des nouvelles ! Je lis la presse spécialisée, j'aime bien *Le Matricule des anges* par exemple.

Nous répétons bien entendu chaque programme. Je distingue deux types de lectures :

- dans "les petits salons" ou "cafés littéraires" que je réunis en région où chaque mois, avec la complicité des bibliothécaires, je propose des lectures publiques de passages d'ouvrages récents. Il s'agit-là de faire découvrir ces nouvelles écritures, d'informer de la vie du livre et de partager nos coups de cœur, tout en profitant de la convivialité de la formule.
- lors des spectacles de lecture-concert. A ces occasions, quand je cherche des textes, je ne peux m'empêcher d'entendre une voix, un grain de voix, et une musique, un rythme ! J'ai la chance d'être bien entouré dans mon équipe : de belles voix d'acteurs et d'actrices de talent mais je suis toujours en recherche de complicités nouvelles. J'aime que les comédiens soient aussi musiciens.

Aussi les lectures sont tour à tour accompagnées à la harpe, au oud, au bouzouki ou au piano.

Pour nous qui sommes mi-lecteurs, mi-performeurs, il arrive que s'organisent de vraies surprises à l'occasion d'événements censés attirer l'attention des lecteurs. Je mets en scène des objets liés aux textes et c'est toujours émouvant d'intéresser subitement des non-lecteurs qui amusés, puis captés par ces mises en scène, nous réclament les références des textes lus.

Le Centre Régional des Lettres nous a programmés pour son salon 2009, nous serons ensuite en tournée à Casablanca pour lire Prévert en musique puis au festival de la BD de Colomiers. La compagnie est subventionnée par cette ville. Habitué du Marathon des mots de Toulouse, nous travaillons aussi en collaboration avec les Excentriques à Bourges, la ville de Lille, la foire aux livres de Brive, les salons du livre de la Ferté Vidame ou de Montaigu, le Festival de la voix de Moissac, le Conseil Général de la Haute-Garonne mais aussi pour de petites villes et associations dont les projets nous paraissent intéressants.

La force même du mot, de la parole, provient de cette distance entre le dit et sa chose. C'est pour cela que notre dernière machine porte ces mots sculptés en girouette : "Le mot et la chose". Ce dispositif roulant, composé de gramophones en métal rouillé mais qui amplifie la voix humaine à merveille, est un hommage fantaisiste et sincère à la "chose littéraire".

Marc Fauroux

Responsable de la compagnie Paradis-Eprouvette



Lectures-concert à Colomiers

© Mairie de Colomiers



Machine "Le mot et la chose"

© Philippe Marchesi

En savoir plus sur la compagnie ses inventions et ses actions : www.paradis-eprouvette.com

De l'oral à l'écrit, al canton

Dans la mouvance "revivaliste" des années 60-70, le besoin de connaître, sauvegarder et valoriser le patrimoine immatériel et linguistique de proximité a donné lieu à diverses initiatives individuelles ou associatives. Avec la décentralisation, à partir des années 80, certaines collectivités territoriales ont pris le relais en institutionnalisant ou en soutenant ces initiatives afin de renforcer la cohésion sociale autour d'un patrimoine spécifique. Dès 1986, nous avons conçu, initié et réalisé, pour le compte des Conseils généraux de l'Aveyron et de Tarn-et-Garonne ou de la Région Midi-Pyrénées, des opérations de sensibilisation et d'animation débouchant sur des ouvrages intégrant les aspects historiques et ethnographiques, matériels et immatériels, du patrimoine des territoires concernés.

Ces actions ont été menées en collaboration avec l'Education nationale, les sociétés savantes, les associations culturelles occitanes, les services culturels départementaux et des personnes ressources qualifiées. Dans un contexte de déprise linguistique rapide, nous nous sommes attachés à mettre l'accent sur la langue occitane au travers de l'onomastique, du texte ancien, de la littérature, mais surtout de la tradition orale portée par la parole des anciens.

La démarche consistait à organiser des réunions publiques communales de sensibilisation animées par une enquête collective portant principalement sur les rites calendaires et les traditions festives. Ces réunions étaient suivies d'enquêtes individuelles à domicile portant sur la tradition orale et les savoir-faire.

L'occitan, support privilégié des entretiens, permettait d'établir un rapport de connivence et d'accéder à un savoir plus original, moins influencé par la culture dominante française.

Suite à ces actions, plus de soixante-dix ouvrages "territoriaux" ont été réalisés et six sont en cours. Leur partie historique comprend les notices archéologiques ou historiques rédigées par des spécialistes et des textes anciens ou littéraires en occitan. La partie ethnographique présente la transcription des enregistrements réalisés lors des animations communales ou lors des entretiens individuels. Ce sont des séquences courtes évoquant les rites calendaires, les métiers, les fêtes, la vie domestique, les mœurs et les coutumes, etc.

Ces principes sont repris dans *Roergue al canton* qui valorise le patrimoine immatériel en général et le patrimoine linguistique en particulier au travers de deux volumes rédigés en français, mais où l'occitan est présent à chaque page.

Les premiers chapitres du premier volume sont consacrés à l'onomastique. Environ 400 mots occitans d'usage courant et relatifs au relief, à la végétation ou aux infrastructures se retrouvent dans les milliers de noms de lieux rouergats. Ces noms sont également présentés selon les apports constitutifs de la langue et les périodes dont ils sont les témoins. Ces chapitres, illustrés par les références au légendaire, sont suivis par un panorama de l'écrit public pendant onze siècles en Rouergue, ainsi que dix siècles d'usage quasi-ininterrompu en littérature, depuis la *Cançon de santa*

Fe, jusqu'à une centaine "d'écrivains" au XX^e siècle (Mouly, Calelhon, Gayraud, Rouquette et l'incontournable Jean Boudou). Le volume consacré aux traditions s'appuie sur l'occitan pour identifier les plus anciennes...

Des chapitres en forme de lexique occitan, illustrés de documents extraits d'un fonds de 80 000 diapositives, permettent de mieux identifier les traditions agropastorales, gastronomiques, ethnomusicologiques et autres. Le tout est accompagné de quatre documents audiovisuels avec livret présentant des dizaines de chants et de récits occitans du Rouergue.

En plus des ouvrages parus, plus de 800 communes de Midi-Pyrénées ont bénéficié d'opérations de sauvegarde sur support vidéo et une vingtaine de documents audiovisuels ont été produits, soit une quarantaine d'heures qui s'ajoutent à la cinquantaine d'heures de documents audio déjà publiés. Cette action se poursuit, à l'initiative du Centre de ressources occitanes et méridionales (CROM), en partenariat avec les départements et la Région. Il s'agit de mettre à la disposition de tous les publics un fonds culturel méconnu qui reste encore marginalisé dans l'éducation, la formation et les médias, mais qui contribue à la richesse et à la diversité du patrimoine culturel universel.

Christian-Pierre Bedel
Directeur de l'Institut occitan de l'Aveyron (IOA).



Les boîtes à poèmes

Buny Gallorini

Le nouvel ABC a réouvert le 25 septembre dernier. Un long week-end de festivités a marqué l'événement avec plusieurs avant-premières placées sous le signe de l'ouverture au cinéma étranger. De quoi réjouir les nombreux cinéphiles qui attendaient ce moment avec impatience et ont retrouvé avec bonheur le chemin de la rue Saint-Bernard.

Buny Gallorini, responsable du cinéma depuis 2004, a préparé avec un soin particulier cette réouverture qui est l'aboutissement d'un long processus.

A son arrivée il y a cinq ans, la question de la rénovation était prioritaire. Acheté en 1965 par une association de cinéphiles toulousains, l'ABC n'a connu qu'une seule phase de grands travaux, en 1975. D'où, au fil des ans, des commissions de sécurité de plus en plus réticentes à accorder un visa d'exploitation. Afin d'éviter la fermeture imminente, une seule solution, radicale : tout casser pour tout reconstruire. Mais se posait le problème du financement.

Une association est créée, "Les Amis de l'ABC", et une pétition lancée fin 2006 pour défendre le cinéma et interpeller les pouvoirs publics sur la nécessité d'assurer sa survie. Elle est signée par de grands noms de la profession. Convaincues de la pertinence du projet, les collectivités territoriales (Ville, Région, Département) et le CNC se mobilisent. La rénovation peut être lancée ! Les travaux commencent en avril 2008 sous la responsabilité de jeunes architectes (Tristan Saint-Dizier et Jérôme Fages). Le choix se porte sur un cinéma d'allure à la fois très contemporaine et très sobre, qui favorise la convivialité. La rénovation est aussi l'occasion de proposer de nouveaux services, réservation et achat de billets en ligne notamment.

Le parcours de Buny Gallorini jusqu'à l'ABC de Toulouse est exemplaire d'une époque où l'humeur vagabonde, la curiosité d'esprit et le hasard heureux des rencontres pouvaient infléchir le cours d'une vie. Née à Marseille, elle quitte la ville après son bac pour faire une école d'infirmières à Briançon. Tout au long des années 70, elle travaille quelques mois par an et voyage le reste du temps à travers le monde. Un jour, dans le village des Hautes-Alpes où elle exerce son métier d'infirmière à domicile pour personnes âgées, elle répond à une petite annonce. On recherche une caissière pour le cinéma local. Elle est recrutée. Les exploitants du cinéma sont de grands cinéphiles. Ils font son apprentissage. En 1990, en voyage au Sénégal dans le cadre d'un projet humanitaire, elle apprend que la ville de Tournus en Bourgogne cherche un directeur pour son cinéma municipal. Elle obtient le poste. Elle y restera quatorze ans. A force de conviction et d'enthousiasme, elle en fait l'un des cinémas d'art et essai les plus dynamiques de la région. Lui en restent de grands souvenirs : la venue de Ken Loach, ou de Lucie Aubrac, entre autres. Mais aussi une méthode : travailler avec tout le monde - "l'une des grandes satisfactions du métier", dit-elle -, prouver par l'exemple que le cinéma n'est pas seulement un lieu marchand mais aussi un lieu de formation esthétique, éthique et citoyenne. D'où la fidélisation d'un vrai public et des relations de confiance avec le milieu enseignant.

A la tête du nouvel ABC, Buny travaille d'ores et déjà selon les orientations et les intuitions qui l'ont guidée depuis le début. Pour ce qui est de tisser des liens et de développer des partenariats, elle met à profit le riche tissu associatif toulousain. Au festival du cinéma latino, elle ajoute les

festivals italien, israélien, et tout récemment roumain et polonais, avec également en projet un festival du cinéma allemand. A chaque fois il s'agit de faire découvrir la richesse d'autres univers cinématographiques, mais aussi de travailler avec des communautés et de faire vivre les liens qu'elles entretiennent avec leur pays d'origine.

La programmation en direction des scolaires est facilitée par deux initiatives, "Ecole et cinéma" et "Lycéens au cinéma". L'objectif est simple : à travers l'éducation à l'image, permettre à chacun, quel que soit son milieu social ou ethnique, de s'ouvrir à d'autres réalités et de découvrir une création multiple qui échappe aux pures logiques commerciales. Bref une action civique et pas seulement culturelle, dans la continuité de ce qu'elle a tenté à Bellefontaine où l'ABC avait élu domicile pendant la durée des travaux.

En fin de compte, c'est aussi une question de survie : pour que les cinémas d'art et essai puissent résister à la concurrence écrasante des grands circuits de distribution qui de plus en plus se mettent à chasser sur leurs terres (films en VO avec politique tarifaire agressive), il leur faut sans cesse réaffirmer la singularité de leurs missions, se montrer toujours plus inventifs et prouver que la défense d'une production cinématographique diverse, originale et exigeante peut attirer un public renouvelé qui assure la viabilité financière de l'aventure.

Hervé Ferrage

